

# Le G7 alarme les hôteliers et les commerçants

**GENÈVE** Les faitières économiques sont à nouveau montées au créneau cette semaine, dénonçant le «silence assourdissant» des autorités. Sur le terrain, l'inquiétude monte

THÉO ALLEGREZZA

Genève retient son souffle. Dans cinquante jours, le sommet du G7 posera ses valises à Evian, ravivant le douloureux souvenir de 2003, lorsque le centre-ville avait été ravagé par des émeutes. «On a tous très peur», résume Anthony Castrilli, président du Groupement professionnel des restaurateurs et hôteliers (GPRH). Pour les commerces genevois, cette inquiétude est doublée d'une incompréhension croissante vis-à-vis de leurs autorités, coupables à leurs yeux de ne pas avoir déjà entrepris les mesures nécessaires pour prévenir de nouveaux débordements.

## Une séance infructueuse

Cette semaine, la FER (Fédération des entreprises romandes) Genève est montée au créneau en interpellant le Conseil d'Etat. La faitière a adressé deux courriers en un mois au gouvernement – restés lettre morte. «Il y a un ras-le-bol des milieux économiques. Ce silence, il est assourdissant», a tonné jeudi son directeur général, Arnaud Bürgin, sur les ondes de la matinale de la RTS. La conseillère d'Etat en charge de la sécurité, Carole-Anne Kast, a assuré quelques heures plus tard sur le plateau du 19h30 que le Conseil d'Etat «avait pris les devants» il y a dix mois de cela en sollicitant «une coordination avec la France». Qui pour l'instant ne vient pas. Dans l'intervalle, les autorités louvoient sur l'interdiction potentielle de la manifestation anti-G7 dimanche 14 juin, soit à la veille de l'ouverture du sommet des chefs d'Etat.

En marge de ce ping-pong médiatique, une autre conseillère d'Etat a, elle aussi, tenté de rassurer les commerçants. Une séance a eu lieu jeudi entre Delphine Bachmann et des représentants de la branche. Figure

bien connue du milieu de la restauration, Roland de Siebenthal y a participé. C'est peu dire que les mots de la ministre de l'Economie ne l'ont pas réconforté. «Ce n'était vraiment pas terrible et je le lui ai dit. On a besoin d'informations claires. C'est le job des autorités d'anticiper. Si on attend sur les Français, on ne s'en sortira pas», estime-t-il.

Patron du vénérable café-restaurant Le Lyrique durant trois décennies, Roland de Siebenthal se souvient des nuits agitées de 2003. Comme beaucoup d'autres, il les avait passées à l'intérieur de son établissement de la place de Neuve, «à essayer de dormir assis sur une banquette». Roland de Siebenthal a repris récemment les rênes de L'Age d'or, une autre institution genevoise, située à proximité de la gare Cornavin. «Je m'inquiète, car c'est un endroit stratégique en cas de manifestation», fait-il remarquer.

## Pour beaucoup, la principale interrogation est la suivante: faut-il se barricader?

Dans les rues basses, l'attentisme des dernières semaines a cédé le pas à la nécessité de s'atteler à des préparatifs. Les commerçants envisagent «le scénario du pire», sans savoir à quoi s'attendre. Manifestation ou pas? Quelle sera l'ampleur de la présence policière? «On est dans un flou total», reprend Anthony Castrilli, du GPRH. «Qu'est-ce qu'on fait du mobilier en terrasse qui peut faire office de projectiles gratuits? La plupart n'ont pas la place de tout stocker à l'intérieur», rapporte ce restaurateur.

Pour beaucoup, la principale interrogation est la suivante: faut-il se barricader? «C'est le sens de la plupart des appels que je reçois», confirme Flore Teysseire, responsable des associa-

tions professionnelles au sein de la FER. Prendre de telles dispositions a un coût, qui oscille de 5000 à près de 100 000 francs, selon la longueur de la vitrine. «Tous n'ont pas de telles liquidités à sortir», observe la secrétaire patronale. Avec une ville aux allures de forteresse, le G7 va en outre parasiter l'«une des meilleures semaines de l'année» – avant les soldes et les départs en vacances. «Quoi qu'il advienne, la perte d'exploitation sera majeure pour le commerce de détail qui, déjà, ne se porte pas très bien», observe le patron d'une boutique.

## Incertitudes dans les hôtels

Flore Teysseire résume le dilemme: «S'ils se barricadent, les commerçants vont perdre en fréquentation. S'ils ne le font pas et qu'ils se font piller, ils ne pourront pas travailler pendant des semaines. Dans quelle mesure pourront-ils prétendre à une indemnisation de leur assurance et dans quels délais?» C'est l'autre préoccupation majeure. Il est rare que les enseignes aient contracté une police d'assurance prenant en charge les dommages survenus à la suite d'émeutes. «Tout le monde est en train d'éplucher son contrat, mais on imagine bien que les plus petites structures n'ont pas forcément pris cette option», dit-elle. La FER a demandé la mise en place par les pouvoirs publics d'un fonds d'indemnisation.

En 2003, plusieurs hôtels établis sur la rade avaient aussi été victimes des casseurs. C'est donc avec appréhension que le secteur attend le mois de juin, une période habituellement très chargée. «Quel touriste voudrait visiter une ville barricadée?», s'est inquiété Jean-Vital Domézon, président de la Société des hôteliers de Genève, il y a quelques jours dans la presse locale. Si Flore Teysseire assure avoir eu vent de «pas mal d'annulations», Roland de Siebenthal, qui est également à la tête d'un établissement avec sa fille, indique ne pas en déplorer pour le moment. ■

# Das Tessiner Wirtschaftsmodell wackelt

Der Südkanton hängt stark von billigen Arbeitskräften aus Italien ab – das färbt auf die Löhne im Allgemeinen und den Branchenmix ab

KATHARINA FONTANA

«Dem Tessin steht das Wasser bereits bis zum Hals.» Das sagt Marco Chiesa, Tessiner SVP-Ständerat und Mitglied der Stadtregierung von Lugano. Im Abstimmungskampf für die Initiative seiner Partei «Keine 10-Millionen-Schweiz» schlägt er dramatische Töne an. Chiesa beschreibt die Zustände im Tessin wie folgt: ein massives Lohndumping aufgrund der billigen Grenzgänger aus Italien, ein offener Arbeitsmarkt ohne Schutz für die ansässige Bevölkerung, wenig Perspektiven für die jungen Tessiner, die den Berufseinstieg suchen und quasi dazu gezwungen sind, den Kanton zu verlassen. Dazu Probleme, die man auch nördlich des Gotthards kennt: Stau, hohe Mieten und natürlich die Kriminalität.

Dass die «Keine 10-Millionen-Schweiz»-Initiative im Tessin gute Chancen hat, angenommen zu werden, steht ausser Frage. Niemand wäre erstaunt, wenn eine klare Mehrheit der Tessiner Stimmbewölkerung Ja sagen würde. Im Gegenteil: Man wäre überrascht, gäbe es ein Nein. Die Initiative hat zwar nichts mit den Grenzgängern zu tun, sie wird ihre Zahl nicht beschränken oder reduzieren. Möglicherweise wird sie sogar das Gegenteil bewirken, sollte die Zahl der in der Schweiz wohnhaften Bevölkerung dereinst gedeckelt werden. Dennoch dürfte der Unmut gegenüber den «frontalieri», der in der Tessiner Bevölkerung verbreitet ist, beim Urnengang am 14. Juni mitspielen.

## 80 000 Grenzgänger täglich

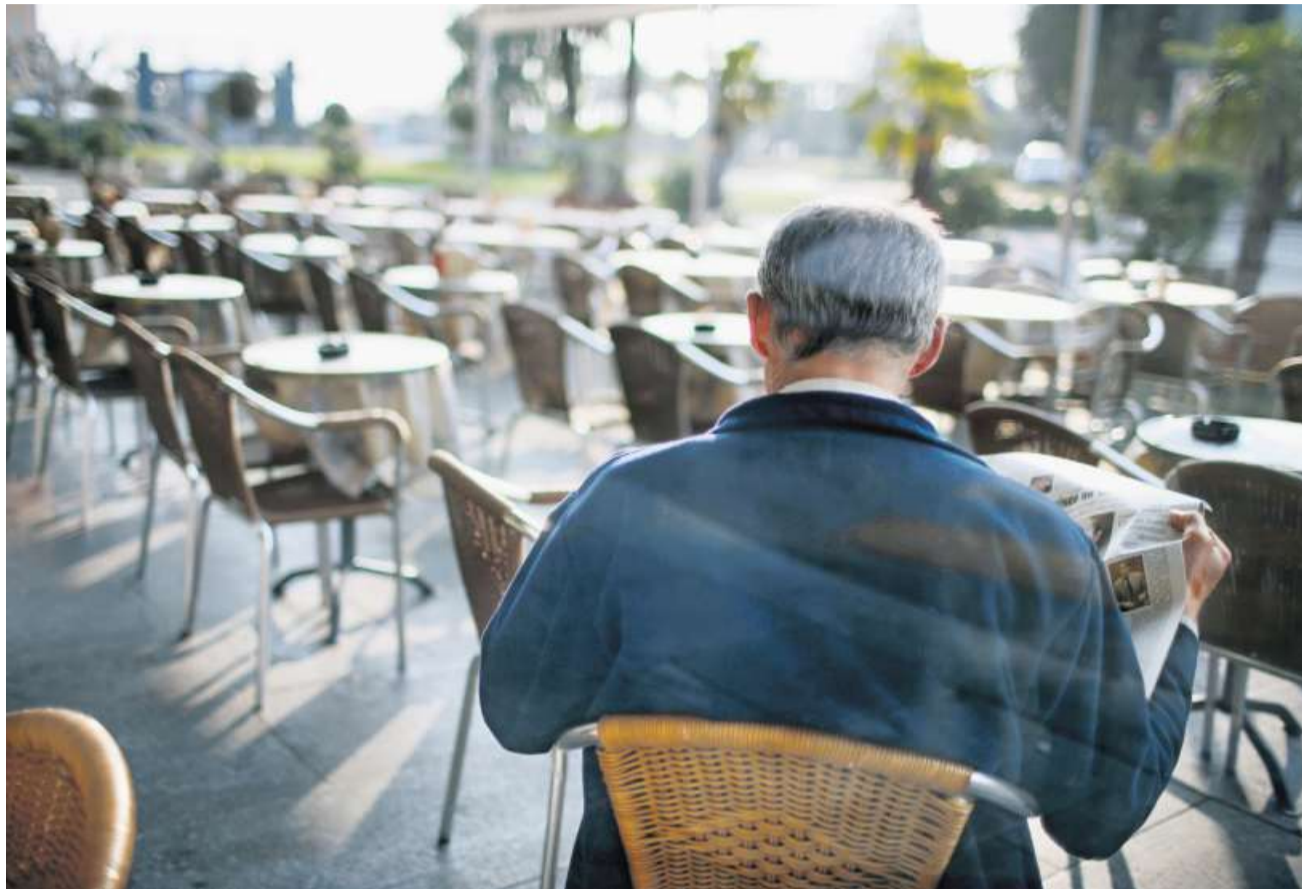
Von aussen betrachtet, ist die Situation im Tessin tatsächlich aussergewöhnlich, nicht vergleichbar mit dem Rest der Schweiz. Jeden Tag kommen rund 80 000 Italiener zur Arbeit ins Tessin. Sie machen inzwischen sage und schreibe einen Drittel der Beschäftigten aus. Die Zahl hat sich nach rasanter Zunahme inzwischen stabilisiert. Stört man sich in Zürich oder Zug an den gutverdienenden Expats, die jede noch so hohe Wohnungsmiete bezahlen, sind es im Tessin die «frontalieri»: weil sie häufig bereit sind, zu tieferen Löhnen zu arbeiten als die Einheimischen. Und das hat Folgen.

Bei den Löhnen hinkt das Tessin dem Rest der Schweiz deutlich hinterher, die Saläre liegen etwa 20 Prozent unter dem Schweizer Mittel. Es gibt im Südkanton zwar für mehrere Branchen Normalarbeitsverträge mit zwingenden Mindestlöhnen, um Lohndumping zu bekämpfen. Zudem wurde 2021 ein kantonaler Mindestlohn von rund 20 Franken pro Stunde eingeführt; er soll in den nächsten Jahren um 2 Franken steigen. Am meisten vom höheren Mindestlohn profitieren werden die Grenzgänger. Tatsache ist: Sie arbeiten für weniger Geld.

Inzwischen gibt das Tessin auch im Rest der Schweiz vermehrt zu reden. Die Armut im Tessin erreiche «alarmierende Zahlen», hiess es in der Westschweizer Presse kürzlich, laut Zahlen des Bundesamts für Statistik sei rund ein Viertel der Bevölkerung gefährdet – ein überdurchschnittlich hoher Wert. «Das Tessin wird zum Armenhaus der Schweiz», titelte der «Blick».

Ins Gewicht fallen namentlich die Krankenkassenprämien, sie sind fast die höchsten der Schweiz, nur gerade in Genf zahlt man dieses Jahr noch ein bisschen mehr. Die eine Erklärung lautet, dass die Tessiner wegen jeder Lapalie zum Arzt gingen, während sich die Appenzeller selber kurierten – «lateinische Kultur» eben. Dazu kommt eine hohe Dichte an Ärzten, Spitälern, Apotheken. Nach der anderen Erklärung liegt der Hauptgrund für die hohen Gesundheitskosten bei der Demografie: Die Tessiner Bevölkerung ist überdurchschnittlich alt. Viele Deutschschweizer Pensionierte zieht es ins Tessin, sie lassen sich ebenso wie auch gutbetuchte Ausländer an phantastisch schönen Orten rund um den Langensee oder den Luganersee nieder.

Das ist eigentlich eine positive Sache und zeigt, dass die Lebensqualität in der



Ohne ausländisches Personal geht in der Schweizer Sonnenstube wenig.

MARTIN RUETSCHI / KEYSTONE

Südschweiz hoch ist. Doch diese Entwicklung trägt eben nicht zur Verjüngung bei, zumal auch die einheimische Bevölkerung älter wird und im Tessin wie im Rest der Schweiz weniger Kinder geboren werden. Dazu kommt die Abwanderung der jungen Tessiner, die in der Deutschschweiz oder der Romandie eine Ausbildung absolvieren, eine Arbeit finden und nicht in den Heimatkanton zurückkehren. Das ist keine neue Erscheinung, aber sie macht sich vielleicht deutlicher bemerkbar als früher.

Unter Stress stehen die Kantonsfinanzen. Letztes Jahr haben die Tessiner zwei Volksinitiativen für tiefere Krankenkassenprämien angenommen, welche die ohnehin schon prekäre Finanzlage weiter verschärfen werden. Über die Umsetzung der Initiativen wird derzeit gestritten. In einem Punkt scheinen sich die Parteien einig zu sein: So wie es die Kantonsregierung vorschlägt – ein Mix an Einsparungen und höheren Vermögenssteuern –, geht es nicht. Die Politik ist nervös.

## Ein Dominoeffekt

Kurz: Das Tessin befindet sich in einer speziellen Situation. Was wäre zu tun? Luca Albertoni ist Direktor der Tessiner Industrie- und Handelskammer. Die Situation sei komplex, einfache Lösungen gebe es nicht, sagt er. Man solle die Probleme aber auch nicht überzeichnen. Die Löhne im Tessin seien zwar vergleichsweise tief, doch sie würden ebenfalls steigen – wenn auch nicht so schnell wie im Rest der Schweiz.

Die Kritik an der hohen Zahl von Grenzgängern kann Albertoni zwar ein Stück weit nachvollziehen, doch die Tessiner Wirtschaft sei auf sie angewiesen. Viele Sektoren könnten ohne Grenzgänger nicht überleben. «Möglicherweise sind 80 000 Personen zu viel. Aber es ist schlicht unrealistisch, zu meinen, man könne sie durch die Tessiner Arbeitslosen ersetzen, wie teilweise verlangt wird. Das sind ein paar tausend Leute, das würde nie reichen, um die Grenzgänger zu ersetzen.» Komme hinzu, dass Italien mit verschiedenen Mitteln und zunehmender Insistenz daran sei, die Erwerbstätigkeit in der Schweiz unattraktiv zu machen, um die Arbeitskräfte im eigenen Land zu behalten.

Dass es wegen des billigeren Personals aus Italien einen Druck auf die Löhne gebe, könne man nicht abstreiten, sagt Albertoni. «Das haben bisher vor allem Personen in wenig qualifizierten Jobs zu spüren bekommen.» Möglicherweise werde die beschlossene Anhebung des Mindestlohns nun

aber dazu führen, dass der Druck auf die mittleren Einkommensklassen zunehme. «Nicht alle Arbeitgeber können einfach die Lohnsumme erhöhen. Wenn sie höhere Mindestlöhne zahlen müssen, bleibt ihnen vielleicht nichts anderes übrig, als im mittleren Segment auf die Bremse zu stehen.»

«Das Tessin befindet sich in einer sozioökonomischen Krise, die es sonst in der Schweiz nicht gibt», sagt Daniel Ritzer, Chefredaktor der linksstehenden Tessiner Tageszeitung «La Regione». «Der Kanton ist nicht per se arm. Das Tessin ist beim Bruttoinlandsprodukt pro Kopf der sechstwohlhabendste Kanton der Schweiz. Gleichzeitig werden die tiefsten Löhne bezahlt, und ein Viertel der Bevölkerung ist armutsgefährdet.» Das habe logischerweise mit den Grenzgängern zu tun. Sie arbeiteten zu Bedingungen, die für Einheimische nicht akzeptabel seien.

Ritzer sieht die Verantwortung dafür aber nicht einzig bei den Unternehmen, sondern auch bei der Politik: «Viele Firmen können nur profitabel sein, weil sie tiefe Löhne zahlen – gerade in den Bereichen Tourismus, Gastgewerbe oder Dienstleistungen.» Den Rest übernehme der Staat mit Sozialleistungen. Steuersenkungen für Unternehmen, wie sie das Tessin beschlossen habe, seien deshalb der falsche Weg: «Entweder garantiert man den Leuten gute Arbeitsbedingungen zu anständigen Löhnen, dann kann man ein konkurrenzfähiges Steuersystem haben. Oder der Staat muss angesichts der tiefen Löhne alle möglichen Sozialleistungen bezahlen, und dafür braucht er hohe Steuereinnahmen.»

## Jungen fehlen Perspektiven

Auf die Grenzgänger könne man nicht verzichten, sagt auch Ritzer. Dies gelte umso mehr, weil die Jungen wegzögen. «Sie machen eine Ausbildung auswärts und kommen dann nicht mehr zurück. Die Arbeitsbedingungen sind nicht vergleichbar. Ein Ingenieur oder ein Architekt frisch von der Universität findet im Tessin vielleicht eine Anstellung für 4500 bis 5000 Franken. Arbeitet er in Zürich, sind es 7000 bis 8000 Franken.»

Albertoni hält die Tessiner Wirtschaft durchaus für dynamisch, es gebe Start-ups, innovative KMU. In Lugano setze man etwa auf Krypto-Ökonomie. Doch man könne das Tessin nicht mit einem Markt wie Zürich oder dem Mittelland vergleichen. «Dort werden Berufe angeboten, die es im Tessin gar nicht gibt. Es ist deshalb verständlich, dass die jun-

gen, ambitionierten Tessiner wegziehen. Der Grund sind weniger die Löhne als die beruflichen Möglichkeiten, die sie in der Deutsch- und Westschweiz haben und im Tessin nicht.»

«Die Schweizer Wirtschaft hat das Tessin immer als eine Art Indien des helvetischen Commonwealth angesehen, wo man dank tiefen Löhnen günstig produzieren kann»: Das sagt Norman Gobbi, langjähriger Staatsrat und Lega-Politiker. Dieser Eindruck kommt nicht von ungefähr und bestätigt sich namentlich im südlichen Tessin.

Dort haben sich in der Vergangenheit internationale Firmen für Luxusmode und Design niedergelassen – diese Gegend wird als Fashion Valley bezeichnet. Auch Schweizer Unternehmen sind dort zu finden, so etwa der Schweizer Wäschehersteller Zimmerli, der in Mendrisio luxuriöse Unterhemden und Pyjamas herstellt, die gerne von Hollywoodstars getragen werden. Die Produktion im Tessin funktioniert nur, weil die Unternehmen auf Grenzgänger zählen und so die Kosten tief halten können.

## Wertschöpfungsarme Fabriken

Im Laufe der letzten Jahre hat das Fashion Valley allerdings an Gewicht verloren. Die Firma Luxury Goods mit Marken wie Gucci, Bottega Veneta oder Yves Saint Laurent hat sich nach 25 Jahren aus dem Tessin verabschiedet. Auch die Zegna-Gruppe, die Luxusmode herstellt und seit mehreren Jahrzehnten im Tessin ist, verlegt einen Teil ihrer Tätigkeiten von Mendrisio zurück nach Italien.

Was die Steuereinnahmen angeht, sei die Modebranche nach wie vor bedeutend, sagt Albertoni – wenn auch nicht mehr so bedeutend wie früher. Doch ist die Produktion, die nur dank günstigen Arbeitskräften möglich ist, noch das richtige Wirtschaftsmodell für das Tessin? Soll es das «Indien des helvetischen Commonwealth» bleiben? Es gibt seit längerem Stimmen, die fordern, sich vermehrt auf Unternehmen mit grosser Wertschöpfung zu konzentrieren.

Albertoni steht solchen Ideen skeptisch gegenüber. «Soll der Staat bestimmen, welche Firmen aus welchen Branchen sich im Tessin ansiedeln sollen? Nein – wir haben eine freie Wirtschaft, jeder soll kommen, der die Schweizer Regeln respektiert.» Auch die Kantonsregierung will das Tessin als Industriestandort behalten und der einheimischen Bevölkerung zeigen, dass es für sie berufliche Perspektiven in diesem Sektor gibt.

Der Kanton habe Mühe, sich neu zu positionieren, kritisiert dagegen Daniel Ritzer. Lange Zeit sei es wunderbar gelaufen: «Der Tessiner Finanzplatz brachte vor allem dank dem Geschäft mit Italien viele Einnahmen. Doch dann fiel das Bankgeheimnis, und später mussten auch die kantonalen Sondersteuerregime aufgehoben werden. Der Finanzplatz schrumpft seit Jahren.» Und nun tue sich der Kanton schwer damit, eine auf Innovation ausgerichtete Wirtschaftspolitik zu betreiben. «Es braucht zwei, drei innovative Bereiche, in denen man sich profilieren will», findet Ritzer.

Ein Vorbild für ihn ist Bellinzona. Die Stadt setzt seit ein paar Jahren stark auf Life-Sciences und Biomedizin. Es gibt inzwischen mehrere Institute, die sich auf diese Bereiche spezialisiert haben. Sie ziehen ihrerseits Biotech-Firmen und Forscher an, die international tätig sind. Kommt hinzu, dass das Tessin dank schnelleren Zugverbindungen näher zum Rest der Schweiz gerückt ist. In einer Stunde und vierzig Minuten gelangt man mit dem Zug von Bellinzona nach Zürich.

Heute sei es möglich, für die Arbeit nach Zürich zu pendeln, sagt Ritzer. Mit kürzeren Reisezeiten und etwas Home-Office könne man im Tessin leben und von den beruflichen Möglichkeiten profitieren, die das Tessin nicht biete. Er sieht diese Entwicklung allerdings nicht nur positiv: «Die Tessiner sind auf dem besten Weg, die neuen Grenzgänger der Deutschschweiz zu werden.»

**Bellinzona setzt stark auf Biomedizin und Life-Sciences. Es gibt mehrere spezialisierte Institute. Sie ziehen ihrerseits Firmen und Forscher an, die international tätig sind.**

# Der Bund will die Frühpensionierung einschränken

Erwerbstätige sollen frühestens mit 63 ihren Ruhestand antreten können – heute ist das häufig schon ab 58 möglich

ALBERT STECK

Es ist nicht lange her, da hatte der Bundesrat die Erwerbstätigen aufgeschreckt: Er plante eine höhere Steuer auf dem Kapitalbezug aus der Pensionskasse sowie der Säule 3a. Dadurch hätte das Sparen für die eigene Altersvorsorge stark an Attraktivität verloren. Nach einem monatelangen Hin und Her hat das Parlament das Vorhaben in diesem März nun beerdigt. Doch kaum hat sich diese Aufregung gelegt, steht der nächste Disput bevor: Der Bundesrat will die Möglichkeit zur Frühpensionierung massiv einschränken. Nach seinem Willen sollen Erwerbstätige frühestens mit 63 ihren Ruhestand antreten können. Heute gestatten das die meisten Pensionskassen schon ab 58.

Jeder vierte männliche Beschäftigte geht vor dem 63. Altersjahr in Pension. Somit beträfe die Einschränkung jedes Jahr weit über zehntausend Personen. «Ich halte das für einen krassen Eingriff in die Selbstbestimmung der Versicherten», sagt der Vorsorgeexperte Karl Flubacher vom VZ Vermögenszentrum. «Es gibt gute Gründe, warum sich Leute frühzeitig pensionieren lassen. Dass der Bund diese nicht anerkennen will, sehe ich als bedenkliche Bevormundung.»

Angesichts der Tragweite der Veränderung sei es erstaunlich, dass der Bund dies quasi durch die Hintertür einführen möchte, sagt Flubacher. Denn der Bundesrat hat die Beschränkung der Frühpensionierung in die geplante AHV-Reform 2030 hineingepackt. Die Vernehmlassung dazu soll noch in diesem Frühjahr starten. «Einen so bedeutenden Einschnitt müsste man dem Volk zur Abstimmung vorlegen. Zudem müsste der Bund, ähnlich wie beim höheren Frauenrentenalter, lange Übergangsfristen gewähren», sagt der VZ-Experte.

## Ein Privileg der Gutverdiener

Noch hat der Bundesrat seinen Plan nicht im Detail vorgestellt. Eine heikle offene Frage betrifft namentlich jene Personen, die nach dem 58. Altersjahr die Stelle verlieren. Wer arbeitslos wird, muss seine Pensionskasse in der Regel verlassen und das Altersguthaben in eine Freizügigkeitsstiftung einbringen. Eine solche hat allerdings den gewichtigen Nachteil, dass sie keine Altersrente auszahlen kann, sondern nur den Kapitalbezug zulässt.

Die Frühpensionierung ermöglicht den Betroffenen bis jetzt einen Ausweg, damit sie trotzdem in ihrer PK blei-



Jeder vierte männliche Beschäftigte geht heute vor dem 63. Altersjahr in Pension. Wanderer in Ascona.

SAMUEL GOLAY / TI-PRESS / KEYSTONE

ben können. Falls die bislang durchgesehenen Informationen zutreffen, will der Bund unfreiwillige Frühpensionierungen zwar kulanter handhaben und den Rentenbezug in solchen Fällen mit 60 anstatt mit 63 erlauben. Wer aber bereits mit 58 entlassen wird, stünde dennoch ohne PK-Rente da.

Doch weshalb will der Bund den vorzeitigen Ruhestand überhaupt einschränken? Doris Bianchi, die Direktorin des Bundesamts für Sozialversicherungen (BSV), argumentierte in einem Gastbeitrag in den Tamedia-Zeitungen, es seien vor allem Gutverdiener in weniger belasteten Berufen, die sich eine Frühpensionierung leisten könnten. Durch eine Erhöhung der Alterslimite auf 63 könne man die Erwerbsbeteiligung erhöhen und somit dem Fachkräftemangel entgegenwirken.

Karl Flubacher bestätigt zwar, dass eine Frühpensionierung teuer sei und deshalb nicht allen Leuten offenstehe. Wer beispielsweise 120 000 Franken verdient und mit 63 statt 65 in den Ruhestand geht, muss mit einer Renteneinbusse von insgesamt 185 000 Franken

rechnen. Entsprechend haben die Branchen mit hohen Löhnen auch den höchsten Anteil an Frühpensionierungen. Im Finanzsektor arbeiten nur 42 Prozent der Beschäftigten bis zum regulären Rentenalter. Dasselbe gilt für die Staatsangestellten: Bei der Pensionskasse Publica beträgt das durchschnittliche Pensionsalter der Männer nur gerade 63,6 Jahre.

Hinzu komme jedoch ein weiterer Aspekt, den man nicht den Frühpensionierten anlasten könne. «Im heutigen Vorsorgesystem steigt der Lohnbeitrag mit zunehmendem Alter an. Viele Firmen versuchen deshalb Kosten zu sparen, indem sie ältere Angestellte durch jüngere ersetzen», sagt der VZ-Experte. Deshalb sollte die Politik zuerst für gleich lange Spiesse zwischen den Altersgruppen sorgen, bevor sie die Frühpensionierung einschränke.

## Wer krank ist, hört früher auf

Ein wichtiges Motiv, um vor 65 mit der Arbeit aufzuhören, ist zudem ein schlechter Gesundheitszustand. Wer da-

von ausgehen muss, nur noch wenige Jahre zu leben, handelt vernünftig, wenn er vorzeitig die Rente bezieht. «Ich halte es für ungerecht, eine kranke Person zu zwingen, bis mindestens 63 zu arbeiten», so Flubacher. Wer kurz nach der Pensionierung sterbe, verliere einen wesentlichen Teil des Renteneinkommens.

Der Plan des Bundes betrifft aber nicht nur die Pensionskassen, sondern ebenso die Säule 3a. Das dort angesparte Geld kann man heute bereits ab dem 60. Altersjahr beziehen – unabhängig davon, ob man sich frühpensionieren lässt. Dank diesem gestaffelten Bezug kann man Steuern sparen, weil die Auszahlungen aus der Vorsorge progressiv besteuert werden. Die Neuerung würde somit ähnlich wirken wie eine höhere Kapitalbezugssteuer.

Das Beschränken der Frühpensionierung könnte überdies dazu führen, dass die Versicherten vermehrt Schlupflöcher benutzen, befürchtet Flubacher. Denkbar wäre zum Beispiel, dass man das PK-Vermögen trotzdem vor 63 bezieht, indem man angeblich eine eigene Firma gründet.

Gerade in kleineren Firmen könnte es zudem vorkommen, dass der Arbeitgeber dem Angestellten kündigt, um ihm auf diesem Weg die vorzeitige Pension zu ermöglichen.

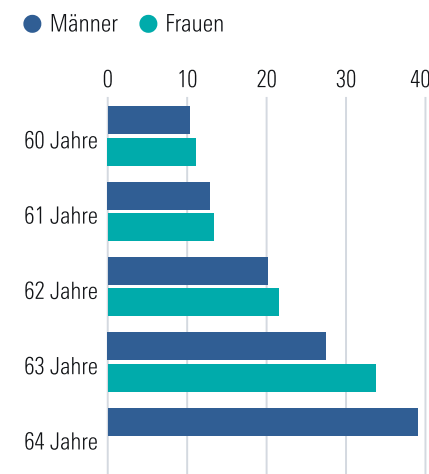
## Anzahl Beitragsjahre prüfen

«Nach meiner Ansicht sollte der Bund die Erwerbsbeteiligung der älteren Arbeitskräfte nicht durch Verbote steigern, sondern durch bessere Anreize», sagt Flubacher. Stossend sei zum Beispiel, dass Personen über 65 weiterhin AHV-Beiträge bezahlen müssten – abgesehen von einem Freibetrag von 16 800 Franken –, obwohl dies den meisten keine höhere Rente ermögliche. Auch steuerlich sei es heute oft wenig attraktiv, nach 65 zu arbeiten, weil das Einkommen zusammen mit der ausbezahlten PK-Rente die Steuerprogression erhöhe.

Der VZ-Experte betont, es gebe bessere Wege, um die Gerechtigkeit des Vorsorgesystems zu verbessern. «Heute spielt es für die AHV-Rente kaum eine Rolle, ob man eine Lehre macht und früh in den Beruf einsteigt oder ob man sich ein langes Studium leistet.» Daher könne es sinnvoll sein, wenn die Politik die geltende Regelung mit den 44 Beitragsjahren überdenke. Somit würden sich Akademiker erst mit einem höheren Alter den Anspruch auf eine volle AHV-Rente verdienen. Eine solche Anpassung wäre weniger brachial als ein simples Verbot der Frühpensionierung vor 63.

## Vorzeitiger Ruhestand ist populär

Frühpensionierungsquote, in Prozent



QUELLE: BFS (SCHWEIZERISCHE ARBEITSKRÄFTEERHEBUNG) NZZ / sal.

# «Zeit ist der einzige Luxus, den wir haben»

**Teilzeitarbeit bei über 50-Jährigen** 86'000 Vollzeitstellen gehen laut dem Arbeitgeberverband verloren, weil Ältere lieber auf «Lifestyle-Teilzeit» setzen. Was sagen Ü50-Jährige mit reduziertem Pensum zu den Vorwürfen?

**Anna Luna Frauchiger**

Sind Schweizerinnen und Schweizer zu bequem? Für einmal werden nicht die Jungen der Gen Z an den Pranger gestellt. Vielmehr nimmt der Arbeitgeberverband über 50-Jährige ins Visier. Diese würden zunehmend der «Lifestyle-Teilzeit» frönen. Der Verband operiert mit Zahlen des Bundes, wonach Schweizerinnen und Schweizer ab 50 zunehmend wenig Interesse an Vollzeit zeigen – nicht weil sie sich stattdessen weiterbilden oder Kinder betreuen wollten. Sondern, um zusätzliche Freizeit zu geniessen.

Der Arbeitgeberverband ortet in der «Lifestyle-Teilzeit» ein «ungenutztes Arbeitskräftepotenzial» – welches 86'000 Vollzeitstellen und einem Lohnvolumen von jährlich acht Milliarden Franken entspreche. Zwei bis drei Milliarden Franken an Steuern und Sozialabgaben entgingen dadurch dem Staat und den Sozialversicherungen.

«Während viele Unternehmen händierend nach Fachkräften suchen und die politische Debatte über die Steuerung der Zuwanderung die Agenda dominiert, leisten wir uns den Luxus einer inländischen Arbeitskräfte-reserve», schreibt der Chefökonom des Arbeitgeberverbands, Patrick Chuard-Keller, in einem neuen Bericht.

Was halten ältere Teilzeitarbeitende von solcherlei Vorwürfen? Weshalb mögen sie nicht voll arbeiten? Und wie gehen sie mit ihrem Geld um?

**Kurt Lüscher (54, Name geändert): «Das alles geht nur, weil ich alleinstehend bin»**

«Wann ich das letzte Mal 100 Prozent gearbeitet habe, weiss ich nicht. Mit 27 vielleicht? Heute habe ich kein fixes Pensum, sondern arbeite auf Stundebasis – so viel, wie es braucht, damit ich meine Kosten decken kann. Wahrscheinlich sind es ungefähr 50 Prozent. Ich kuratiere Ausstellungen und

organisiere Anlässe bei einer kulturellen Institution in Zürich. Damit bezahle ich meine Miete, das Essen und die Krankenkasse. Wenn ich mal in die Ferien will, nehme ich zusätzliche Jobs als Freelancer an.

Zeit ist der einzige Luxus, den wir haben. Ich möchte nicht immer nur für die Ferien und für die Feiertage leben. Ich arbeite gern. Und wenn die Ausstellung wechselt, komme ich auch mal auf 50 Stunden in der Woche. Aber danach brauche ich eine Pause. Ich verbringe gern Zeit mit mir selbst.

Logisch ist es ein Privileg, Teilzeit arbeiten zu können. Aber es hat auch mit Verzicht zu tun: Ich gehe nicht ins Restaurant, kaufe keine Kaffee und Matcha für acht Franken und keine teuren Turnschuhe.»

Das alles geht nur, weil ich alleinstehend bin: Ich habe keine Kinder und keine Verpflichtungen. Und weil ich eine günstige Wohnung habe. Ich wohne schon lange im gleichen Quartier und pflege die Nachbarschaft. Ich finde es wichtig, dass man sich draussen trifft und sich gegenseitig helfen kann. Auch ohne Bezahlung. Ein Quartier lebt nur, wenn es dort Leute gibt, die nicht voll arbeiten.

Die Schweizerische Arbeitskräfteerhebung (Sake) des Bundes zeigt: Bei den unter 30-jährigen ist Aus- und Weiterbildung der häufigste Grund für Teilzeitarbeit. In der Altersgruppe der 30- bis 40-jährigen steht die Kinderbetreuung an erster Stelle. Und unter den über 50-jährigen nimmt nun eben der Anteil derjenigen zu, die «kein Interesse an einer Vollzeittätigkeit» haben. Sieben Prozent der 50- bis 54-jährigen Teilzeiterwerbstätigen arbeiten freiwillig Teilzeit. Bei den 55- bis 59-jährigen steigt der Anteil auf über 10 Prozent, bei den 60-jährigen auf 13 Prozent.

Dass alle diese Personen «Lifestyle-Teilzeit» machen, glaubt Valérie Borioli Sandoz trotzdem nicht. Sie ist Leiterin Gleichstellungspolitik im Dachverband

der Arbeitnehmenden Travailluisse und hält die Realität für komplexer: «Es gibt oft nicht nur einen einzigen Grund, um Teilzeit zu arbeiten.»

Das bestätigt Gülizar Cestan, die 80 Prozent beim Schulamt der Stadt Zürich arbeitet und Mitglied des Zürcher Vorstands der Gewerkschaft VPOD ist.

**Gülizar Cestan (58): «Es nervt mich, wenn die Leute sagen, wir würden zu wenig leisten»**

«Meine 20 Prozent, in denen ich keine bezahlte Arbeit leiste, setze ich für verschiedene Dinge ein. Mit meinen Brüdern erledige ich die administrativen Angelegenheiten meiner Eltern. Ich engagiere mich ehrenamtlich beim VPOD und bei der SP, und ich bilde mich weiter: Zuletzt habe ich zum Beispiel Russisch gelernt.

Während meines Erwerbslebens gab es verschiedene Gründe, Teilzeit zu arbeiten: Ganz zu Beginn habe ich berufsbegleitend meine Matura nachgeholt und Freiwilligenarbeit geleistet. Ich habe zum Beispiel geflüchtete Familien begleitet, Kindern aus der Türkei bei den Hausaufgaben geholfen und

war Dolmetscherin am Gericht. Später durfte ich meine Nichten und aktuell meinen Neffen hüten.

Für mich geht es nicht um eine Work-Life-Balance. Es geht um Leidenschaft und Interessen. Ich bin mir bewusst, dass ich in einer sehr privilegierten Lage bin und mir Teilzeit leisten kann.

Ich unterscheide zwischen bezahlter und unbezahlter Arbeit. Schon die Frauen in der Generation meiner Grosseltern und Urgrosseltern leisteten unsichtbare Arbeit zu Hause. Ihnen warf man auch nicht vor, sie seien faul. Deshalb macht es mich wütend, wenn die Leute sagen, wir Teilzeiter würden zu wenig leisten. Würde man die unbezahlte Care-Arbeit von Menschen in Teilzeit in Franken umrechnen, hätte das einen grossen Wert.»

Selbst Patrick Chuard-Keller vom Arbeitgeberverband relativiert: «Es gibt viele gute Gründe, Teilzeit zu arbeiten.» Gerade im Fall von Personen über 50, die schon viele Jahre gearbeitet und gleichzeitig Kinder grossgezogen hätten, sei es auch nachvollziehbar, dass sie in reduziertem Pensum arbeiten möchten. «Uns ist lieber, wenn jemand reduziert im Arbeitsleben bleibt, als dass er gar nicht arbeitet.»

Mit dem Bericht habe er vor allem auch den Fokus von den vermeintlich arbeitscheuen jungen Menschen weglenken wollen, betont Chuard-Keller. Die freiwillige Reduktion des Arbeitspensums werde laut Studie zu Unrecht oft nur der Gen Z zugeschrieben.

Der Begriff der «Lifestyle-Teilzeit» habe viele Betroffene getriggert, so Chuard-Keller. Doch ihm gehe es gar nicht darum, zu kritisieren, sondern «ein Potenzial aufzuzeigen»: «Wenn wir unsere Arbeitskräfte im Inland so gut wie möglich einsetzen würden, ginge es uns allen besser.» Ihm bereite, so Chuard-Keller, die demografische Situation Sorgen: «Es gehen mehr Leute



Mit zunehmendem Alter gewichten viele Menschen Freizeit stärker als hoher Lohn. Foto: Getty Images

38,4

Prozent aller Erwerbstätigen in der Schweiz arbeiten Teilzeit. Das heisst, sie haben ein Pensum von weniger als 90 Prozent.

1'345'000

Frauen arbeiten Teilzeit. Bei den Männern sind es 528'000 Arbeitnehmer.

5

Prozent der Erwerbsbevölkerung sind unterbeschäftigt. Das heisst, sie möchten mehr arbeiten und sind kurzfristig verfügbar.

90

Prozent der 57-jährigen Männer und 81 Prozent der 57-jährigen Frauen sind auf dem Arbeitsmarkt noch aktiv.

4'876'000

Personen sind in der Schweiz erwerbstätig. Das ergibt eine Erwerbsquote (ab 15 Jahren) von 67,5 Prozent.

65,0

ist das durchschnittliche Alter beim Austritt aus dem Arbeitsmarkt. 2017 waren es noch 65,8 Jahre.

in Rente als in den Arbeitsmarkt einsteigen.» Der Arbeitskräftemangel werde sich künftig noch verstärken.

**Vor allem gut situierte Personen wählen Teilzeit**

Deshalb müsse sich Mehrarbeit finanziell stärker lohnen, findet Chuard-Keller. In seinem Bericht fordert er das Beheben von Fehlansätzen. Wer mehr arbeitet, zahlt häufiger mehr Steuern oder verliert Abzüge. Das schreckt laut Arbeitgeberverband davon ab, das Pensum zu erhöhen. Die Abschaffung der Individualbesteuerung ist laut Chuard-Keller aber ein Schritt in die richtige Richtung.

Gemäss den Sake-Daten handelt es sich bei den Teilzeitern über 50 vor allem um Schweizerinnen und Schweizer, die meisten von ihnen arbeiten im Dienstleistungssektor. Laut dem Arbeitgeberverband reduzieren vor allem diejenigen freiwillig, die einen hohen Lohn haben und hoch qualifiziert sind. Doch Umfragen des Verbands Pro Teilzeit

zeigen, dass auch in Branchen wie dem Bau mit zunehmendem Alter mehr Freizeit stärker gewichtet wird als mehr Lohn. «Die Menschen überlegen sich: Brauche ich das Geld, oder ist es mir mehr wert, noch einen Tag frei zu haben?», sagt Chuard-Keller.

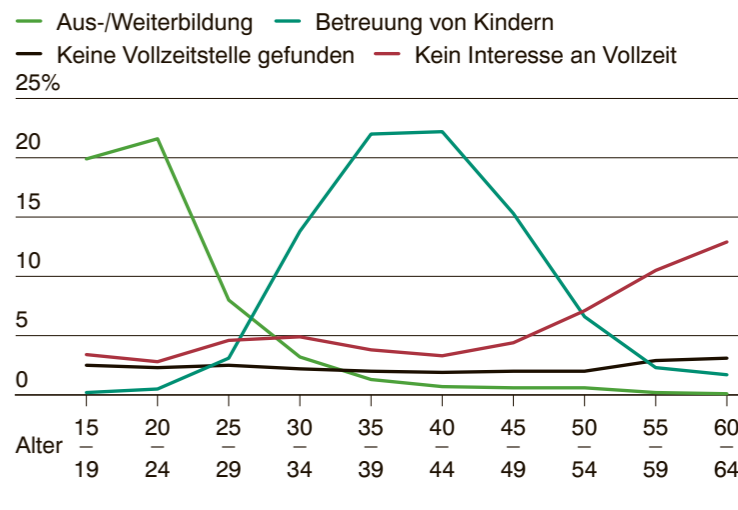
Aus Sicht von Travailluisse bräuchte es neue Rahmenbedingungen: fixe Arbeitstage, angepasste wöchentliche Höchstarbeitszeiten, keine Diskriminierung in Bezug auf Überstunden und Überzeit und Möglichkeiten für Weiterbildungen auch für Teilzeiter. Laut Travailluisse ist Teilzeitarbeit in Branchen mit besonders prekären Arbeitsbedingungen stärker verbreitet – zum Beispiel in den Gesundheitsberufen.

**Ruth Gfeller (62): «Das ist ein Beruf, den man fast nicht 100 Prozent ausüben kann»**

Ich arbeite in der Pflege in einem Spital in Bern. Schon mit 35 habe ich mein Pensum auf 80 Prozent reduziert. Jetzt, mit 61, bin

**Gründe für Teilzeit verändern sich im Verlauf des Berufslebens**

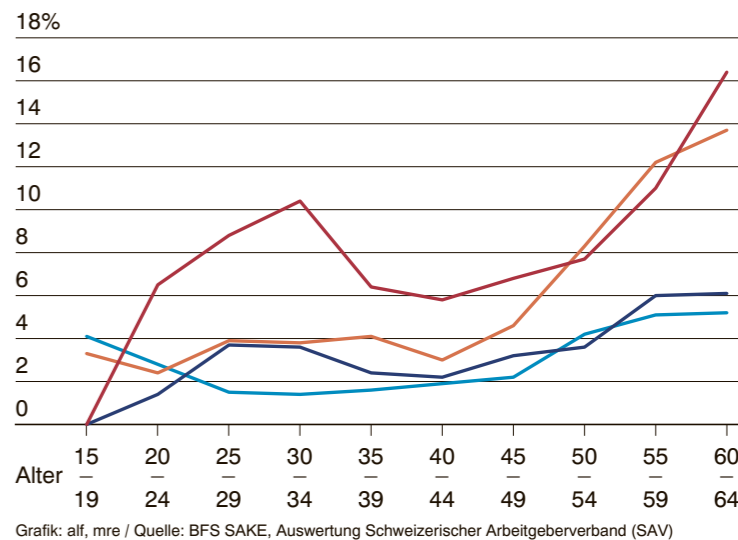
**Ausgewählte Hauptgründe** für die Teilzeiterwerbstätigkeit 2024, in Prozent der Gesamterwerbsbevölkerung



**Schweizer mit hoher Bildung top bei «Lifestyle-Teilzeit»**

Arbeitstätige die «Kein Interesse an einer Vollzeittätigkeit» haben

Gruppe	Schweizer:	Ausländer:
mit Hochschulabschluss	12%	10%
ohne Hochschulabschluss	3%	2%



ich nochmals runtergegangen: auf 60 Prozent. Der Grund dafür ist der Stress. In den Spitzen mit vielen Notfällen rennt und rennt man nur. Auch die Schichtarbeit und die unregelmässigen Dienstpläne machen einen kaputt. Wenn man jung ist, geht das noch. Da mag man beissen. Aber mit den Jahren wird es schwieriger.

Viele meiner Kolleginnen haben deshalb reduziert. Andere wollen sich frühpensionieren lassen. Wer nicht in der Pflege arbeitet, kann sich das nicht vorstellen: Das ist ein Beruf, den man fast nicht 100 Prozent ausüben kann. Ich möchte fit sein und in der Freizeit meinen Hobbys nachgehen: Natur, Sport, Wandern, Freunde treffen. Das geht nicht, wenn man jeden Abend todmüde nach Hause kommt. Dank der Teilzeitarbeit bin ich ausgeruht. So habe ich auch mehr Energie für die Patienten. Und ich kann die Freude an der Arbeit beibehalten.

Die finanziellen Einbussen nehme ich in Kauf: lieber weniger Geld, dafür mehr Lebensqualität. Ich möchte nicht krank sein mit 65. Was habe ich dann von der Pension?

Arbeitnehmendenvertreterin Valérie Borioli Sandoz bringt einen zusätzlichen Aspekt ins Spiel: dass nämlich die Unternehmen zuweilen ihren Angestellten Teilzeitarbeit auch aufzwingen, weil sie so Flexibilität gewinnen.

**Ist Unterbeschäftigung das grössere Problem?**

«Warum sollen wir über «Lifestyle-Teilzeit» sprechen, wenn wir wissen, dass sich viele Menschen wünschen, mehr zu arbeiten?», moniert Borioli Sandoz. Die Unterbeschäftigung sei das grössere Problem – gerade für Arbeitnehmende über 50. Gemäss dem «Barometer Gute Arbeit» von Travailluisse und der Berner Fachhochschule gaben 2023 über 14 Prozent der Arbeitnehmenden an, dass sie gern mehr arbeiten würden.

Manche möchten mehr arbeiten und können nicht, andere wollen Teilzeitarbeit fördern, für die dritten bedeutet Teilzeit ungenutztes Potenzial in einer alternden Volkswirtschaft. Es ist kompliziert. Patrick Chuard-Keller vom Arbeitgeberverband ist sich bewusst, dass seine Hochrechnungen rein mathematisch sind: «Es ist nicht realistisch, dass wir das gesamte Arbeitskräftepotenzial der «Lifestyle-Teilzeiter» mobilisieren können.» Wenn das nicht das Ziel sei, müsse man sich jedoch bewusst sein, dass der Schweizer Arbeitsmarkt weiterhin auf die Zuwanderung angewiesen bleibe, so Chuard-Keller. «Denn irgendjemand muss arbeiten.»

«Irgendjemand muss arbeiten»: Patrick Chuard-Keller vom Arbeitgeberverband. Foto: PD

# Une personne sur quatre craint de perdre son emploi

**Suisse** Selon une étude, le sentiment d'insécurité est plus répandu chez les jeunes entre 15 et 30 ans. L'intelligence artificielle et la révolution numérique y contribuent.

Les décisions des entreprises, la pression sur les coûts et l'intelligence artificielle (IA) pèsent davantage sur les salariés que les bouleversements géopolitiques: c'est ce que démontre une étude représentative menée par l'institut DemoScope pour l'association Angestellte Schweiz.

En Suisse, une personne sur quatre s'inquiète pour son emploi, et une sur dix estime qu'il est très probable qu'elle perde son travail au cours des douze prochains mois. Ce sentiment

est nettement plus fréquent chez les moins de 30 ans que chez les plus de 55 ans.

Angestellte Schweiz a mandaté l'institut DemoScope pour interroger plus de 1000 personnes sur leurs craintes de perdre leur travail, les raisons de ces craintes, ainsi que l'évolution du sentiment d'insécurité face aux bouleversements géopolitiques et technologiques. Environ 24% des personnes ont indiqué que leur sentiment d'insécurité a augmenté au cours des douze der-

niers mois. Fait frappant: l'insécurité n'est pas uniquement attribuée à des facteurs externes. La situation politique mondiale n'en est pas la principale raison: ce sont plutôt les décisions stratégiques des entreprises, la situation économique, l'IA et la révolution numérique qui ont été citées comme responsables.

Si 82% des personnes interrogées considèrent la formation continue comme une mesure plutôt pertinente à très pertinente pour lutter contre l'insé-

curité, des perspectives économiques fiables et une stratégie d'entreprise transparente sont tout aussi importantes. Près de 64% citent la reconversion professionnelle comme une solution – un signal clair que l'avenir de certaines professions est remis en question. Parmi ceux qui ne s'inquiètent pas pour leur emploi, 42% indiquent que leur sentiment de sécurité découle entre autres du fait que leur travail n'est pas remplaçable par l'IA. (ATS)



Sie beklagen primär den ungenügenden Personalbestand: Die Pflegefachleute Christina Schumacher, Jan Honegger und Patricia Tschannen (von links). Foto: Franziska Rothenbühler / Madeleine Schoder / Raphael Moser

## «Das ist ein Schlag ins Gesicht aller Pflegenden»

**Pflegeinitiative** Seit Jahren warten die Angestellten auf verbesserte Arbeitsbedingungen. Das Volk nahm eine entsprechende Vorlage an. Doch die Umsetzungspläne der Politiker haben viele enttäuscht.

**Markus Brotschi**

Mit 61 Prozent hat das Volk die Pflegeinitiative im November 2021 klar angenommen. Doch bislang ist nur der erste Teil des Volksbegehrens umgesetzt: die Ausbildungsinitiative. Über den zweiten, die Verbesserung der Arbeitsbedingungen, diskutiert morgen der Nationalrat. Die Vorschläge der vorberatenden Gesundheitskommission (SGK) liegen weit hinter den Forderungen der Initiantinnen zurück.

Diese verlangen fürs Pflegepersonal eine deutliche Arbeitszeitreduktion und Vorgaben für die Personaldotierung in Spitälern und Pflegeheimen. Die bürgerliche Kommissionsmehrheit erachtet solche Forderungen für nicht finanzierbar. Sie hält auch die Vorschläge des Bundesrats für überzogen. Dieser wollte die wöchentliche Höchstarbeitszeit auf 45 Stunden senken. Doch die Kommission hält an den gegenwärtigen 50 Stunden fest. Sie reduzierte auch die vom Bundesrat vorgeschlagenen Zuschläge für Sonn- und Feiertagsarbeit.

Darauf reagieren die Betroffenen mit Wut und Enttäuschung, wie die Gespräche mit drei von ihnen zeigen.

— **Patricia Tschannen, Pflegefachfrau**

Patricia Tschannen arbeitet seit 20 Jahren in der Pflege. Zurzeit macht sie mit einem 70-Prozent-Pensum ausschliesslich Nachtdienste in einem Spital in der Region Bern. Während der Nachtschicht ist sie für 10 bis 14 Patientinnen und Patienten zuständig. Darunter sind frisch Operierte, was die Dienste arbeitsintensiv und anstrengend mache. «Mit dem aktuellen Personalbestand können wir die Patienten nur durch die Nacht bringen, aber nicht angemessen betreuen. Wir können den Beruf nicht so aus-

**«Wir hätten kein Problem bei der Rekrutierung, wenn die Arbeitsbedingungen besser wären.»**

**Patricia Tschannen**  
Pflegefachfrau

üben, wie wir es eigentlich sollten.» Es brauche dringend mehr Personal – eine Kernforderung der Pflegeinitiative.

«Wir haben erfolgreich für die Pflegeinitiative gekämpft», sagt Tschannen. «Die nun vorgeschlagene Lösung liegt aber auf dem Niveau des indirekten Gegenvorschlags.» Dieser wurde mit der Annahme der Initiative hinfällig.

«Wenn es dabei bleibt, ist das ein Schlag ins Gesicht aller Pflegenden in der Schweiz», so Tschannen. Die Jüngeren seien nicht mehr bereit, tagtäglich alles zu geben für diesen Beruf, was sie verstehen könne. Viele gäben den Pflegeberuf bereits nach wenigen Jahren wieder auf. «Die Ausbildungsinitiative nützt uns nichts, solange die Personalfuktuuation so gross bleibt», mahnt Patricia Tschannen. «Wir hätten kein Rekrutierungsproblem, wenn die Arbeitsbedingungen besser wären.»

Das Argument, ein solcher Ausbau sei nicht finanzierbar, will die Pflegefachfrau nicht gelten lassen: «In der Initiative steht nirgends, dass die besseren Arbeitsbedingungen über die Prämien finanziert werden müssen. Für die Armee soll die Mehrwertsteuer erhöht werden, aber für die Pflege der Menschen in diesem Land soll kein Geld vorhanden sein.»

— **Jan Honegger, Fachmann Gesundheit**

Der 33-jährige Jan Honegger arbeitet in einem Alters- und Pflegeheim in Winterthur. Seine dreijährige Ausbildung als Fachmann Gesundheit (Fage) hat er 2015 abgeschlossen. Vor einigen Jahren reduzierte er sein Pensum von 100 auf 80 Prozent. Das Vollzeitpensum hätte er nicht mehr länger durchgehalten. Wegen der Arbeitsbelastung sei er immer häufiger krank geworden. «Aber ich mache meine Arbeit nach wie vor gerne und finde sie sehr sinnvoll.»

Sein Arbeitgeber gehöre zu den vorbildlichen Betrieben, sagt Honegger. So ist ein interner Springer-Pool geschaffen worden, um kurzfristige Einsätze und Abweichungen vom Dienstplan zu verhindern. Zudem wird eine Zulage für die Umkleizeit und ein Zuschlag für den kurzfristigen Dienstaustausch ausgerichtet. Trotzdem ist die Arbeitsbelastung hoch. In der Langzeitpflege sei der Mangel an Pflegefachleuten deutlich spürbar.

Honegger ist Co-Präsident des Berufsverbandes der Health care assistants, der unter anderem die Interessen der Fage vertritt. Der Mangel an Fachpersonal führe dazu, dass Auszubildende bereits früh ins kalte Wasser geworfen würden. Diese Arbeitsbedingungen schreckten einen Teil des Nachwuchses ab, sodass die jungen Pflegenden bald wieder aus dem Beruf ausstiegen.

**«Solange wir immer einspringen, wenn jemand fehlt, ändert sich wenig.»**

**Jan Honegger**  
Fachmann Gesundheit

«Dass die Pflegeinitiative noch immer nicht umgesetzt ist, liegt auch an uns», sagt Honegger. «Solange wir immer einspringen, wenn jemand fehlt, ändert sich an den Arbeitsbedingungen wenig. Eigentlich müssten wir vermehrt Nein sagen.»

Das Pflegepersonal stehe aber in einem ethischen Dilemma: «Wenn wir den chronischen Personalmangel nicht mehr abfedern, werden dies die Heimbewohner zu spüren bekommen.» Wenn sich nichts ändere, werde es noch schlimmer. Mangels Pflegepersonal komme es vermehrt zu Stürzen der Patienten, zu medizinischen Komplikationen und Fehlern bei der Medikamentengabe.

Der Lohn sei für ihn nicht entscheidend, sagt Honegger. Er finde seinen derzeitigen Lohn fair. «Was wir brauchen, ist mehr Zeit für unsere Arbeit und deshalb mehr Pflegepersonal.»

— **Christina Schumacher, Pflegefachfrau**

Die 46-jährige Pflegefachfrau Christina Schumacher sagt: «Eigentlich bin ich ein Fan unseres politischen Systems. Aber es desillusioniert mich als Demokratin, dass die Politik die Pflegeinitiative nicht umsetzen will.»

Bis vor wenigen Monaten arbeitete Schumacher in einem kleinen Teilzeitpensum in einem Berner Spital. Seit Anfang Jahr ist sie vollzeitlich bei einem Berufsverband angestellt. Sie kann sich aber vorstellen, wieder in die Pflege zurückzukehren. Sie habe nicht genug vom Beruf, sondern von den Arbeitsbedingungen: «Dass man dauernd mit zu wenig Personal arbeiten muss, geht an die Nieren.»

Zum Beispiel, wenn im Spätdienst eine von drei Pflegenden ausfällt und die Schicht zum Marathon wird. «Man weiss, dass es einem Patienten auf der Abtei-

lung schlecht geht, doch einer anderen Patientin geht es noch schlechter. Und man kann sich nicht zerteilen. Ich ging oft mit dem Bewusstsein nach Hause, dass ich meine Arbeit nicht so machen konnte, wie dies aus fachlicher und ethischer Sicht nötig und richtig gewesen wäre.»

**«Ich ging oft mit dem Bewusstsein nach Hause, dass ich die Arbeit nicht so machen konnte, wie es nötig und richtig gewesen wäre.»**

**Christina Schumacher**  
Pflegefachfrau

Der Lohn für ein Vollzeitpensum ist für Christina Schumacher «grundsätzlich nicht schlecht». Aber weil kaum jemand in einem Pflegeberuf noch 100 Prozent arbeiten könne, handle es sich um einen hypothetischen Lohn. Zudem liege dieser Lohn für Berufsabschlüsse an einer Höheren Fachschule im unteren Drittel. Dies liege auch daran, dass Pflegeberufe meist immer noch von Frauen ausgeübt würden.

«Die jüngste Generation macht das nicht mehr mit», warnt Schumacher. «Damit wird der Personalmangel noch verschärft, weil der Nachwuchs fehlt. Und das vor dem Hintergrund der demografischen Entwicklung.» Früher hätten die Frauen noch nicht so viele berufliche Optionen gehabt und seien trotz allem im Pflegeberuf geblieben. «Für die heutige Generation ist das anders. Heute

kann eine Frau bekanntlich auch zum Mond fliegen.»

— **Das sagen bürgerliche Mitglieder der Gesundheitskommission**

Für die bürgerlichen SGK-Mitglieder greift bereits der Bundesrat mit seinen Vorschlägen zur Pflegeinitiative viel zu stark in die Ausgestaltung der Arbeitsverhältnisse ein. «Die zusätzliche Regulierung ginge zulasten flexibler Arbeitsmodelle, die der Situation der jeweiligen Institution und den Wünschen der Mitarbeitenden angepasst sind», sagt FDP-Nationalrätin Regine Sauter. Die Spitäler seien sich bewusst, dass sie als Arbeitgeber attraktiv sein müssten, und hätten in den vergangenen Jahren entsprechend reagiert.

Allein schon der Vorschlag des Bundesrats hätte Mehrkosten in Milliardenhöhe zur Folge, welche von den Spitälern ohne Zusatzfinanzierung nicht getragen werden könnten, sagt Sauter, Präsidentin des Spitalverbandes H+. «Die weitergehenden Forderungen der Initianten wären erst recht nicht finanzierbar.» Und weder die Initiative noch der Bundesrat äussere sich dazu, wie der geforderte Personalausbau zu finanzieren sei.

SVP-Nationalrat Rémy Wyssmann verweist auf den Text der Pflegeinitiative, der allgemein formulierte Zielsetzungen enthalte, die Arbeitsbedingungen aber nicht einmal erwähne. «Die Initianten können so nicht erwarten, dass ihr Wunschen in einen Gesetzestext fliessen.» Wyssmann bietet aber Hand für geänderte Arbeitsbedingungen, wenn die dadurch verursachten Mehrkosten durch Einsparungen in der Krankenversicherung vollständig und verbindlich kompensiert werden. «Die Bevölkerung hat schlicht kein Geld für höhere Krankenkassenprämien.»

# Santé: les coûts en hausse de 4%

**FINANCEMENT** En 2024, les dépenses se sont élevées à 97 milliards de francs

ATS

---

En 2024, les coûts du système de santé se sont élevés à 97 milliards de francs, en hausse de plus de 4% sur un an, indique vendredi l'Office fédéral de la statistique (OFS). Selon les chiffres, la majorité du financement de la santé repose sur les ménages.

Les ménages ont mis la main au porte-monnaie en 2024: ils ont assuré près des deux tiers du financement du système de santé, note l'OFS dans un communiqué. Environ 21% du financement a été fait par des paiements directs et 40% sous la forme de contributions indirectes, principalement via le paiement de primes d'assurance

maladie. Les pouvoirs publics, les cantons surtout, ont supporté l'essentiel du financement restant. A noter que les dépenses des ménages ont augmenté de 5,8% et celles de l'Etat de 5,7%.

Les prestations de soins et d'aide représentaient deux tiers des coûts du système de santé. Les dépenses ont augmenté de 4,4% entre 2023 et 2024. Cette hausse est notamment due aux soins stationnaires (+6,6%) et les soins de longue durée (+5,9%). Les soins ambulatoires et ceux liés à la réadaptation ont augmenté légèrement (environ +2%). La progression des coûts est encore de +4,4% dans les EMS, de 3,3% dans les hôpitaux et de 3,6% dans les cabinets médicaux.

Les coûts de la santé se sont finalement élevés à 10 792 francs par habitant. ■

# Les détracteurs de la «Lex UBS» préparent le deuxième round

**Avenir de la place financière** Que restera-t-il du projet de loi après son passage dans la moulinette du parlement? À droite et dans les milieux économiques, les critiques fusent.

**Florent Quiquerez** Berne

Lorsqu'elle a décidé de réguler la nouvelle UBS, Karin Keller-Sutter savait qu'elle s'attaquait à un très gros morceau. Ce qui allait susciter, en conséquence, de grosses résistances. Mais elle a tenu bon en présentant mercredi la nouvelle loi qui doit empêcher à ce mastodonte de plonger le pays dans le chaos en cas de faillite. La «Lex UBS» doit désormais convaincre le législatif. Et ce n'est pas gagné.

«Il n'est pas sûr que la nouvelle réglementation bancaire soit maintenue au parlement», écrit ce dimanche la «NZZ am Sonntag», qui rappelle que même des collègues de parti de la ministre PLR mettent en garde contre une suppression massive d'emplois dans le secteur financier. «Keller-Sutter risque une défaite au parlement», titre même le journal dominical.

Cette «Lex UBS» trouve son origine dans la débâcle de Credit Suisse, qui avait dû être racheté d'urgence par son principal concurrent, obligeant Berne à dégager des milliards de garantie. Pour Karin Keller-Sutter, qui a dû gérer ce fiasco, l'objectif est de ne plus jamais en arriver là. Devant les médias, elle a rappelé à plusieurs reprises que ce n'était pas aux contribuables d'assumer les risques pris par les banques. D'où sa volonté d'exiger des fonds propres supplémentaires. Selon son plan, UBS devrait lever 16 milliards de francs de plus qu'aujourd'hui.

Si Karin Keller-Sutter a sans doute la majorité de l'opinion publique avec elle, elle n'a pas forcé celle du parlement. On devrait en savoir plus début mai déjà, puisque la Commission de l'économie et des redevances du Conseil des États discutera du projet. Or, dans le camp bourgeois, les voix qui jugent la «Lex UBS» trop sévère gagnent du terrain. Leur but: atténuer le paquet de mesures.

Il faut dire que les critiques sont vives à Zurich, Genève et au Tessin, là où se trouvent les principales places financières du pays. «Cela les affaiblit», réagit ainsi le président du PLR du canton de Zurich, Filippo Leutenegger, dans la «NZZ am Sonntag». «Si la réglementation est conçue comme le prévoit le Conseil fédéral, de nombreuses personnes perdraient alors leur emploi», affirme la Tessinoise Natalia Ferrara, députée PLR et vice-présidente de l'Association suisse des employés de banque.

Des craintes qui font écho à celles de Nathalie Fontanet. «Nous sommes inquiets des effets que cela peut avoir non seulement sur UBS, mais aussi sur l'ensemble des places financières», expliquait jeudi sur la RTS la grande argentineuse genevoise.

## Le rôle clef du PLR, propositions de compromis

Sous la Coupole fédérale, un groupe d'élus influents avait déjà élaboré il y a quelques mois une proposition de compromis



La conseillère fédérale Karin Keller-Sutter (à droite) au moment de présenter la loi bancaire dite «Lex UBS». Keystone/Peter Klauzner

## «Nous sommes inquiets des effets que cela peut avoir sur l'ensemble des places financières»

**Nathalie Fontanet**  
Conseillère d'État (PLR/GE)

pour atténuer la douloureuse pour UBS. Parmi les instigateurs: le conseiller aux États Thierry Burkart (PLR/AG) et le conseiller national Beat Walti (PLR/ZH). Ni plus ni moins que les anciens présidents du parti et du groupe PLR. Le parti sera ainsi contraint de désavouer ou sa conseillère fédérale ou le lobby bancaire. «Oui, ce seront des discussions

intenses pour le parlement et pour notre groupe», précise Benjamin Mühlemann (GL), coprésident actuel du PLR.

Dans le reste du bloc bourgeois, le chef du groupe UDC, Thomas Aeschi (ZG), s'attend à ce que les Chambres corrigent le paquet. «Pour l'instant, je pars du principe que le parlement adoptera une solution proche de cette proposition de compromis. Le groupe UDC est uni sur cette question.»

Au Centre enfin, le président, Philipp Matthias Bregy (VS), refuse de dévoiler son jeu. «Une réglementation plus stricte des banques d'importance systémique est nécessaire. Nous ne voulons pas devoir intervenir une troisième fois». Avant de préciser: «Mais le Conseil fédéral ne peut pas sérieusement

s'attendre à ce que le parlement reste les bras croisés et accepte tout ce qu'il lui propose.»

## Des soutiens à gauche, mais pas seulement

Les politiciens ne sont pas les seuls à hausser le ton face à la conseillère fédérale. Dans la «SonntagsZeitung», l'éditorialiste Markus Somm tire à boulets rouges sur la «Lex UBS», qu'il compare à une initiative de la gauche rejetée en 1984. «À l'époque, le PS voulait tailler les grandes banques jusqu'à les rendre méconnaissables. Aujourd'hui, notre gouvernement veut abattre la dernière encore en activité.» Selon lui, les conditions-cadres de l'activité d'UBS seraient à ce point détériorées par les nouvelles règles qu'une délocalisation serait la seule option.

C'est dans la «Weltwoche» que Martin Janssen, entrepreneur et professeur émérite en banque et finance à l'Université de Zurich, prend, lui, la parole pour dire que cette loi est une «erreur». Il estime que le projet de réglementation du Conseil fédéral est jugé insuffisamment fondé. «Aucune véritable analyse coûts-bénéfices n'a été réalisée, contrairement aux exigences légales». La loi reposerait sur une mauvaise conception du risque, visant une sécurité irréaliste plutôt qu'une liquidation ordonnée en cas de crise. Pour lui, les mesures proposées paraissent juridiquement fragiles, coûteuses et arbitraires, sans base économique solide ni préparation suffisante.

Mais le plan de Keller-Sutter a aussi ses soutiens. Dès la foulée des annonces, PS et Verts avaient réagi positivement, même si les écologistes parlent d'un «strict minimum». «Porter la couverture en fonds propres des filiales à l'étranger à 100% est une évidence, ni plus ni moins», écrivait pour sa part Cédric Wermuth, coprésident du PS Suisse.

Des économistes s'étonnent aussi d'entendre de la part d'UBS que les propositions du Conseil fédéral affaibliraient la «compétitivité de la place financière suisse». «Il est paradoxal et déplacé que la direction d'une grande banque bénéficiant d'une garantie de l'État invoque un risque pour la compétitivité. C'est un faux argument», lâche Marc Chesney, professeur émérite de finance à l'Université de Zurich sur le site Inside Paradeplatz. Et de rappeler qu'en Suisse, la concurrence entre banques est faussée, puisque certaines profitent d'une telle garantie et d'autres non.

## Commentaire

### La droite et ses démons bancaires

À défaut d'être au programme de la session qui s'ouvre ce lundi, la «Lex UBS» sera dans toutes les têtes des élus qui y participent.

Mercredi, Karin Keller-Sutter a présenté les nouvelles mesures qui doivent permettre d'éviter une faillite d'UBS. Le scénario serait cataclysmique, tant la banque est colossale depuis le rachat de Credit Suisse. Reste qu'UBS ne veut pas augmenter ses fonds propres, elle qui estime qu'on trouve sa compétitivité. Elle menace carrément de quitter le pays.

Le bras de fer a longtemps opposé, par médias interposés, la conseillère fédérale à Sergio Er-

motti. Il se déplace désormais au parlement. Et entre une gauche qui veut mettre au pas les banques et l'UDC qui alarme déjà sur un affaiblissement la place financière helvétique, Centre et PLR joueront les arbitres.

## Le poids de l'histoire

Entre les deux, c'est la position du PLR qu'il faudra scruter. C'est à lui qu'on colle l'étiquette de parti des banques. C'est à lui aussi qu'appartient Keller-Sutter. Est-il qu'aurait le fait qu'il n'a pas publié de communiqué suite aux annonces de sa ministre prouve déjà qu'il est divisé.

Il faut dire qu'après le sauvetage d'UBS en 2008, ce sont des

élus PLR qui ont manœuvré pour éviter une législation «too big to fail» trop stricte. Ce qui leur avait valu un retour de bâton violent lors de la débâcle de Credit Suisse en 2023.

Le PLR marche désormais sur une ligne de crête. Il a la pression du lobby bancaire d'un côté, le ras-le-bol de la population face à ces sauvetages à répétition, de l'autre. Et il a en plus, le poids de l'histoire sur le dos.



**Florent Quiquerez**  
Journaliste

Arthur Grosjean, Fanny Giroud

On a toujours l'impression que l'on paie trop d'impôts. Notre comparaison sur l'imposition des revenus bruts en Suisse romande montre pourtant que la fiscalité reste stable, voire diminue. Mais les différences cantonales restent très importantes. Le canton le moins cher? Eh bien, cela dépend si vous êtes seul ou en famille, avec un revenu de 60'000 fr. ou millionnaire. Chaque canton a sa spécialité. Mais il y a une constante: Neuchâtel reste généralement en queue de classement, tandis que Zoug demeure, et de loin, le paradis fiscal suisse.

Pour l'année 2025, on constate que Genève a une nouvelle fois fait parler la poudre. Elle a encore baissé sa fiscalité, ce qui lui permet de faire la nique à Sion, Delémont ou Lausanne pour davantage de catégories de contribuables. Cependant, la fiscalité d'une ville dépend fortement de celle de son canton.

Voyons en détail les principaux changements intervenus par rapport à l'année passée. Pour des résultats plus personnalisés, vous pouvez trouver votre paradis fiscal grâce au simulateur officiel de l'Administration fédérale des contributions.

#### Genève a baissé nettement les impôts

Les citoyens genevois ont décidé en novembre 2024 de baisser de près de 9% en moyenne l'impôt sur le revenu. Et cela se remarque de façon spectaculaire dans notre comparatif. La Ville de Genève, qui a toujours été très avantageuse dans les classes de revenus basses (60'000 et 90'000 fr.), renforce encore nettement son avance. Avec des baisses jusqu'à 25%. Mais cette année, Genève pique la première place à Delémont et Sion dans certaines catégories supérieures, notamment dans la tranche de 175'000 fr. Une grande nouveauté.

#### Vaud, lanterne rouge sur les millionnaires

La baisse de la fiscalité à Genève a des conséquences immédiates sur Vaud. Lausanne devient d'un seul coup la ville la plus chère pour les millionnaires, qu'ils soient seuls, en couple, avec ou sans enfants. On peut discuter sur le bien-fondé ou non de taxer fortement les riches actifs. Le fait est que Lausanne continue d'être chère pour les contribuables gagnant dans la fourchette de 90'000 fr. à 175'000 fr. et la capitale vaudoise se classe souvent juste derrière Neuchâtel. Cela va sans doute renforcer les tenants d'une baisse de la fiscalité qui ont déposé une initiative cantonale pour baisser les impôts de 12%. Mais la date de la votation n'a toujours pas été fixée en raison d'une bisbille juridique.

#### Sion perd un peu de terrain

Il y a une bonne et une mauvaise nouvelle pour Sion. La bonne: elle reste leader dans la majorité des catégories de contribuables dans les tranches de la classe moyenne, soit 125'000 et 175'000 fr. La mauvaise? Elle doit céder deux fois la première place à Genève, dont la spectaculaire baisse d'impôts lui permet de virer en tête pour les couples mariés avec deux enfants dans la tranche de 125'000 fr. et pour les couples mariés à la retraite dans la tranche de 175'000 fr.

# Voici où vous paierez le moins d'impôts en Suisse romande

**Fiscalité** Si vous êtes un célibataire, une famille ou un retraité, la ponction fiscale change du tout au tout selon le canton où vous résidez. Dans notre comparatif des villes principales, Genève détonne.

## Comparaison des impôts dans les grandes villes en 2025

L'impôt **le plus léger**, **le plus lourd**, dans les villes romandes

### Pour un revenu annuel brut de 60'000 francs

Villes	Célibataire sans enfant	Retraité vivant seul	Couple marié sans enfant (50/50)	Couple marié avec deux enfants (70/30)	Couple marié de retraités (70/30)
<b>Genève</b>	5915	<b>5840</b>	<b>850</b>	<b>25</b>	<b>414</b>
<b>Lausanne</b>	7048	9468	1554	64	4350
<b>Fribourg</b>	7079	8906	3250	768	4830
<b>Sion</b>	<b>5635</b>	7332	2071	34	4132
<b>Neuchâtel</b>	<b>8146</b>	<b>10'013</b>	2951	323	5386
<b>Delémont</b>	6242	8737	2185	410	4360
<b>Bienne</b>	7798	9354	<b>4829</b>	<b>1339</b>	<b>6395</b>
Zurich	4757	5897	1868	226	3407
Bâle	5935	7482	0	0	3075
Zoug	1837	2329	211	0	782

### Pour un revenu annuel brut de 90'000 francs

<b>Genève</b>	12'783	16'191	<b>5597</b>	<b>311</b>	<b>8107</b>
<b>Lausanne</b>	14'174	17'778	9486	3853	12'846
<b>Fribourg</b>	13'795	17'279	8160	4424	11'245
<b>Sion</b>	<b>11'900</b>	<b>15'428</b>	5825	1629	9298
<b>Neuchâtel</b>	<b>15'275</b>	<b>18'857</b>	9782	5810	<b>13'183</b>
<b>Delémont</b>	12'947	16'988	7094	4172	11'192
<b>Bienne</b>	14'130	17'253	<b>9787</b>	<b>6195</b>	12'757
Zurich	9838	12'531	5493	2422	8513
Bâle	12'255	15'038	5799	1660	10'185
Zoug	4341	5847	1579	0	2996

### Pour un revenu annuel brut de 125'000 francs

Villes	<b>Célibataire sans enfant</b>	<b>Retraité vivant seul</b>	<b>Couple marié sans enfant (50/50)</b>	<b>Couple marié avec deux enfants (70/30)</b>	<b>Couple marié de retraités (70/30)</b>
<b>Genève</b>	22'560	<b>27'560</b>	13'023	<b>5648</b>	18'306
<b>Lausanne</b>	24'060	29'976	16'645	12'240	21'995
<b>Fribourg</b>	23'169	28'723	15'478	10'740	20'452
<b>Sion</b>	<b>21'720</b>	27'875	<b>11'615</b>	5857	<b>17'232</b>
<b>Neuchâtel</b>	<b>25'399</b>	<b>31'080</b>	<b>17'841</b>	<b>12'925</b>	<b>23'121</b>
<b>Delémont</b>	22'536	28'629	14'128	10'400	20'433
<b>Bienne</b>	23'456	28'699	16'897	12'044	21'926
Zurich	17'769	22'225	11'186	6806	15'987
Bâle	20'805	24'995	13'243	8387	19'232
Zoug	8929	11'879	4123	457	6794

### Pour un revenu annuel brut de 175'000 francs

<b>Genève</b>	<b>38'329</b>	<b>45'767</b>	25'685	17'415	<b>34'951</b>
<b>Lausanne</b>	40'990	49'809	29'176	23'153	39'287
<b>Fribourg</b>	39'480	48'120	27'798	22'238	37'238
<b>Sion</b>	39'753	48'794	<b>23'294</b>	<b>15'230</b>	36'056
<b>Neuchâtel</b>	<b>42'261</b>	<b>50'736</b>	<b>31'005</b>	<b>25'348</b>	<b>40'740</b>
<b>Delémont</b>	38'599	46'906	26'576	22'099	36'583
<b>Bienne</b>	39'300	47'184	29'185	23'297	39'048
Zurich	31'658	38'769	21'464	15'924	30'339
Bâle	34'420	40'572	24'958	19'730	34'551
Zoug	18'331	23'105	9535	4366	15'346

### Pour un revenu annuel brut de 1 million de francs

<b>Genève</b>	363'731	403'689	332'795	321'098	376'855
<b>Lausanne</b>	<b>374'302</b>	<b>413'322</b>	<b>366'728</b>	<b>363'532</b>	<b>411'298</b>
<b>Fribourg</b>	<b>318'051</b>	<b>351'197</b>	<b>311'547</b>	305'128	<b>349'448</b>
<b>Sion</b>	329'498	363'789	311'860	<b>302'459</b>	352'463
<b>Neuchâtel</b>	336'669	371'929	326'679	320'004	366'907
<b>Delémont</b>	341'571	378'545	325'048	318'887	366'971
<b>Bienne</b>	357'936	396'575	341'071	333'207	387'241
Zurich	337'198	374'118	317'657	309'200	360'842
Bâle	336'613	373'062	307'799	300'237	350'544
Zoug	196'065	216'805	187'180	179'147	212'134

#### Neuchâtel reste l'enfer fiscal

Rien de nouveau à Neuchâtel. La Ville, et le Canton avec elle, reste l'enfer fiscal de la Suisse. On le voit particulièrement dans les tranches de 125'000 fr. ou 175'000 fr., où elle occupe la dernière place pour toutes les catégories de contribuables. Dans la tranche des 90'000 fr., elle est majoritairement en queue de classement. Et cela aurait pu être encore pire puisque, pour les couples mariés sans enfants sur cette tranche de revenus, sa fiscalité est... de 5 fr. inférieure à celle de Bienne. Seule bonne nouvelle: Neuchâtel est devenue moins chère que Bienne sur la tranche des 60'000 fr. pour un couple de retraités.

#### Fribourg choisit toujours ses millionnaires

Fribourg est toujours le champion incontesté pour choyer les millionnaires. Le chef-lieu fribourgeois est en tête dans toutes les catégories sauf celle de la famille avec deux enfants, où Sion est meilleur marché. De peu, puisqu'on parle d'une différence de 3000 fr. sur une ponction fiscale de plus de 300'000 fr. En revanche, la Ville de Fribourg est chère pour les bas revenus.

#### Delémont perd ses trophées

Delémont, dont la fiscalité est moyenne en Suisse romande, pouvait se targuer d'être la moins chère dans trois cas: pour les célibataires et retraités seuls dans la tranche de 175'000 fr. ainsi que pour un retraité seul dans la tranche des 125'000 fr. C'est terminé. Genève lui souffle ses trois seuls trophées d'un coup avec sa spectaculaire baisse d'impôts. Et Delémont n'arrive plus à narguer Sion sur ces tranches de revenu.

#### Bienne matraque les revenus modestes

Bienne signe un exploit peu recommandable. Elle arrive désormais à faire pire que Neuchâtel dans la tranche de revenu des contribuables les plus modestes (60'000 fr.). Elle taxe plus lourdement la majorité de nos cinq catégories de contribuables. C'est particulièrement impressionnant pour les couples mariés de retraités, qui paient 6395 fr. par an à Bienne alors qu'ils ne déboursent que 414 fr. à Genève.

#### Zoug... pour rêver un peu

Nous avons inclus trois villes alémaniques. Une d'entre elles détonne particulièrement: Zoug. C'est le paradis fiscal toutes catégories de la Suisse. Et plus on monte dans les revenus, plus les écarts de taxation sont importants. Partons en bas, dans les catégories de 60'000 fr. et 90'000 fr. Un couple marié avec des enfants paie... zéro franc. Ça, c'est du social. La classe moyenne? À 125'000 fr., le même couple s'acquitte d'une facture de 457 fr. alors qu'il paiera à Genève, le meilleur marché en Suisse romande dans notre comparaison, douze fois plus (5648 fr.). On finit pour la bonne bouche avec les millionnaires, qui pullulent à Zoug. Le couple marié avec deux enfants paiera moins de 180'000 fr. alors qu'il devra déboursier le double (363'000 fr.) à Lausanne. Mais on peut toujours se dire que le Léman est plus grand et plus beau que le lac de Zoug...



# Combien d'électeurs écologistes l'initiative UDC séduira-t-elle?

«Pas de Suisse à 10 millions» Si les Verts et les Vert'libéraux sont farouchement opposés au texte soumis en votation le 14 juin, certains de leurs sympathisants se laissent tenter.

Florent Quiquerez Berne

Officiellement, il n'y a pas photo. Lors des votes au parlement, que ce soit au National ou aux États, écologistes et Vert'libéraux ont rejeté à l'unanimité l'initiative «Pas de Suisse à 10 millions». Depuis, leurs représentants font partie des comités qui dénoncent le chaos qu'engendrerait une acceptation du texte le 14 juin.

Officieusement toutefois, les avis ne sont pas aussi tranchés au sein de la population qui vote en faveur de ces deux partis. Deux enquêtes d'opinion ont déjà été publiées sur cette initiative, et elles montrent qu'une minorité non négligeable des électeurs «écologes» pourrait se laisser tenter par le texte.

Ainsi, en décembre, un sondage Tamedia (éditeur de ce contenu) révélait que 19% de la base des Verts – et autant du côté des Vert'libéraux, se disait prête à voter oui à ce frein à l'immigration. Le 17 mars, alors que l'initiative était déjà sur toutes les lèvres, ils étaient encore 18% au PVL, et 15% chez les écologistes. Sans compter une part non négligeable d'indécis (8 à 9%).

On verra la semaine prochaine, avec la publication des prochaines vagues, si les appareils de partis ont réussi à convaincre ces «brebis égarés». L'enjeu est de taille: alors que le résultat s'annonce extrêmement serré, quelques voix pourraient faire la différence.

## Nom officiel: initiative sur la durabilité

Que des électeurs soucieux de l'environnement se laissent tenter par ce texte n'est pas totalement surprenant. Son auteur, l'UDC, est en effet sorti de sa rengaine anti-étranger pour faire de ce texte «une initiative sur la durabilité», son nom officiel. En jouant sur la disparition des terres arables et la bétonisation de la nature, le parti titille une corde sensible: les effets d'une croissance continue.

«Nous vivons dans un monde fini, qui nous impose d'une manière ou d'une autre ses limites», note Jean-Paul Cavin. Ce pionnier de l'écologie politique dans le canton de Vaud a été conseiller communal à Lausanne et député au Grand Conseil. Avant de démissionner du parti. Aujourd'hui, il dit tout haut ce que certains électeurs pensent tout bas: «Il existe un argumentaire écologiste en faveur de cette initiative». Et de rappeler que – si l'on exclut les zones inhabitables – la densité de la Suisse est l'une des plus élevées du monde.

«Le constat est d'une évidence qui crève les yeux, poursuit Jean-Paul Cavin. Nous n'arrivons pas à suivre pour fournir à cette population en constante et forte augmentation les logements et les infrastructures dont elle a besoin. Et quand on y parvient, c'est au détriment des terres cultivées, qui ne nourrissent déjà pas la moitié de la



Les Vert'libéraux ont rejeté unanimement l'initiative «Pas de Suisse à 10 millions». Leur base, elle, est plus divisée. Keystone



«Voir 80% de notre électorat opposé à l'initiative avant même son lancement est un signal encourageant.»

Delphine Klopfenstein Broggin  
Conseillère nationale (Verts/GE)



«On ne convaincra pas les gens en leur répétant que la prospérité du pays n'est assurée qu'avec une forte immigration.»

Céline Weber  
Vice-présidente du parti Vert'libéral suisse (VLS)

population.» Pour lui, le principe de la densification a atteint ses limites. «La population se rebelle de plus en plus contre le bétonnage de son environnement. Quant à la biodiversité, elle est une des principales victimes de ce développement. Bref, on s'approche de la saturation.»

Il conclut que, le 14 juin, il s'agira d'un choix de société. «Non pas entre la prospérité et le chaos, mais entre la fuite en avant dans une croissance qui prétend – à tort – nous mener au bonheur et la raison qui nous commande de prendre des mesures progressivement, pendant qu'il est encore temps.» Pour lui, cette initiative «est tout à fait raisonnable, même si le parti qui la porte ne l'est pas toujours».

## La réaction des Vert et des Vert'libéraux

Comment réagissent les partis à ce possible oui «écologique»? «Je suis convaincue qu'il va diminuer au fur et à mesure de la campagne, réagit Delphine Klopfenstein Broggin (Verts/GE). Voir 80% de notre électorat opposé à l'initiative avant même son lancement est un signal encourageant. Mener campagne, c'est aussi expliquer simplement le contenu du texte, et sur le terrain, je constate que le message passe plutôt bien. Les gens savent tout ce qu'ils ont à perdre avec un oui.»

La conseillère nationale précise: «Le débat sur la croissance est important. Les Verts sont prêts à l'empoigner, mais de façon sérieuse. L'UDC surfe sur cette question en parlant d'une initiative de durabilité, mais il suffit de lire le contenu du texte pour se rendre compte qu'elle n'en parle pas du tout. Au contraire, cette initiative est raciste, xénophobe, anti-Europe et anti-asile. Et c'est pour cela qu'il faut s'y opposer.» Pour Delphine Klopfenstein Broggin, ce message passe de mieux en mieux, «les gens ne sont pas dupes».

Du côté des Vert'libéraux, Céline Weber (VD) estime qu'«il faut tenir compte de cette minorité. Pour ces gens, la prospérité du pays n'est pas un but en soi, ou en tout cas pas le seul but. Ils sont prêts à en avoir moins, si, en contrepartie, on allège la pression sur l'environnement en freinant l'immigration.» Et de rappeler que, dès le départ, les Vert'libéraux ont été un des seuls partis à proposer des solutions alternatives pour éviter de devoir accueillir toujours plus de main-d'œuvre étrangère en Suisse.

Pour la vice-présidente du parti, des solutions existent: «Il faut encourager la réinsertion des travailleurs qui sont déjà ici, en finir avec la pénalisation de l'employabilité des seniors, mettre en place des mesures pour inciter davantage les réfugiés et mieux insérer les chômeurs.» Pour celle qui est opposée à l'initiative, «on ne convaincra pas les gens en leur répétant que la prospérité du pays n'est assurée qu'avec une forte immigration».

Tout ce débat autour de la croissance et du lien entre préservation de l'environnement et immigration n'est pas nouveau à Berne. En 2014, le débat avait déjà eu lieu autour de l'initiative Eco-pop. Le texte lancé par l'association Écologie et population voulait réduire drastiquement l'afflux de migrants et promouvoir la contraception dans les pays pauvres. Il avait été rejeté par 74% des votants, alors que les sondages estimaient qu'un écologiste sur cinq était prêt à le soutenir.

Cette part, qui varie d'un cinquième à un quart, semble tenace. Fin mars, des politologues du FORS (Centre de compétences suisse en sciences sociales) expliquaient que – selon leurs enquêtes la gent masculine – l'initiative «Pas de Suisse à 10 millions» était massivement rejetée à 74% par les électeurs soucieux du climat. Ce qui en laisse 26% à être tentés.

# Confédération et cantons jouent à qui veut gagner des milliards

**Répartition des tâches** Les entités publiques essaient de se coordonner dans le domaine des transports, de la santé, des frontières ou de la formation.

**Arthur Grosjean**  
Correspondant  
au Palais fédéral

«Qui veut gagner des millions?» C'était un jeu culte qui a fait les beaux jours de la télévision avec des audiences record. Eh bien, Confédération et cantons font un remake en adaptant un peu la formule. Cela devient «Qui veut gagner des milliards?». Et les missions se jouent à l'abri des regards du public, sauf lors d'une présentation exceptionnelle qui a eu lieu ce vendredi à Berne.

Le jeu, pour ceux qui n'auraient pas tout à fait compris le concept, consiste à se répartir de façon rationnelle et efficace les différentes tâches publiques. Car Confédération et cantons ont tendance à se marcher un peu sur les pieds dans le financement des transports, de la petite enfance, de la police des frontières, des hautes écoles, et on en passe.

## 4 milliards à la Confédération

Le but du jeu: déléguer complètement une activité soit à la Confédération, soit aux cantons. En respectant notamment le principe du «Qui paie, commande». Concrètement, cela donne quoi? Selon un premier rapport, on pourrait relier des tâches cantonales de 4 milliards de francs à la Confédération. Et inversement, les cantons reprendraient des tâches pour près de 5 milliards à la Confédération.

Le sous-titre du jeu porte un nom à coucher dehors: «Désenchevêtrement 27». Il signifie que, d'ici à 2027, on essaie de présenter un plan avec des tâches qui soient assumées et financées par un seul acteur.

Des exemples? Les prestations complémentaires pour les besoins vitaux dépendraient entièrement de la Confédération, tout comme l'infrastructure ferroviaire ou la police des frontières intérieures. À l'inverse, les cantons reprendraient la protection civile, le sport scolaire ou la formation musicale.

Il y a aussi des domaines où cela coince déjà et où il n'y a pas de consensus. Comme le transport régional des voyageurs,



Berne et les cantons cherchent les moyens de gagner en efficacité dans l'action publique. Nicole Philipp

**«Concernant les douanes, nous avons aussi des tâches très enchevêtrées entre les différents niveaux étatiques. Et on s'envoie mutuellement des factures. Si une seule administration s'en occupe, ce sera plus efficient.»**

**Thomas Minger**  
Représentant des cantons.

les tâches de police, les Hautes Écoles cantonales, le financement des routes, etc.

Enfin, il y a les domaines où les deux entités publiques ont d'ores et déjà exclu de ne pas s'échanger des milliards. Sur les questions de santé, d'énergie, d'agriculture et du logement. Faut-il y voir un amour immodéré du statu quo des administrations? Pas forcément. Il se peut aussi que des grosses réformes soient déjà en cours, comme celle du financement uniforme de la santé, et qu'on ne voulait pas interférer dans le processus.

## Où sont les économies?

Ce grand jeu du troc de tâches entre administrations, c'est bien joli. Mais n'est-ce pas de «l'art pour l'art», puisque les responsables ne se fixent pas d'objectifs financiers d'économie? Or à quoi servent toutes ces palabres, si, à la fin, le spectateur citoyen contribuable ne voit pas une diminution du coût des prestations rationalisées vers une seule administration?

Ces questions provoquent une riposte immédiate de Sabine D'Amelio-Favez, directrice de l'Administration fédérale des finances. «Oui, cela n'a rien à voir avec un programme d'épargne, comme le rapport Gaillard. Mais cela ne veut pas dire qu'on n'ar-

rivera pas à des économies en bout de course.» Et elle prend un exemple: actuellement, il est plus avantageux pour un Canton de construire une ligne ferroviaire qu'un métro, du simple fait que le premier est subventionné à 100%, contrairement au second, financé entre 30 et 50%. Alors même que le métro serait globalement moins cher.

## «Non, ce n'est pas de l'art pour l'art»

«Non, ce n'est pas de l'art pour l'art», s'échauffe la directrice. «Concernant les douanes, nous avons aussi des tâches très enchevêtrées entre les différents niveaux étatiques. Et on s'envoie mutuellement des factures. Si une seule administration s'en occupe, ce sera plus efficient.» Thomas Minger, représentant des cantons, ajoute que lors de la dernière réforme de 2007, on a par exemple décidé de centraliser à la Confédération l'achat de l'équipement personnel de l'armée. Avec des économies à la clé.

Le grand jeu du «Qui va gagner des milliards?» n'est cependant pas près d'être diffusé. Le rapport final est attendu pour fin 2027 et le processus politique suivra à partir du printemps 2028. «C'est votre dernier mot?» aurait dit l'animateur historique Jean-Pierre Foucault.

# SVP bekämpft neue Grenzgänger-Regeln

Arbeitslose EU-Pendler könnten die Schweiz künftig mehr kosten.

Kari Kälin

Rund 410'000 Grenzgängerinnen und Grenzgänger pendeln für ihre Arbeit in die Schweiz. Mehr als die Hälfte davon sind Franzosen, gefolgt von den Italienern und den Deutschen. Ende März waren 280 Personen mit Grenzgängerbewilligung bei den Regionalen Arbeitsvermittlungszentren (RAV) als arbeitslos gemeldet – das entspricht 0,2 Prozent aller Arbeitslosen in der Schweiz.

Arbeitslosengeld erhalten Grenzgänger von ihrem Wohnstaat, wenn sie ihren Job in der Schweiz verlieren. Je nach Länge der Beitragszeit erstattet die Schweiz dem Wohnstaat aber die Entschädigung für die ersten drei bis fünf Monate Arbeitslosigkeit zurück. 2024 überwies die Schweiz 264 Millionen Franken für arbeitslose Grenzgänger ins Ausland. Dieser Wert schwankte in den letzten zehn Jahren zwischen 193 und 327 Millionen.

## Zwei Jahre Zeit für die Umsetzung

Am Mittwoch hat sich die EU im Grundsatz auf eine Reform geeinigt, welche die Schweiz Hunderte Millionen zusätzlich kosten könnte. Nach einem langjährigen und zähen Ringen beschloss Brüssel: Künftig sollen jene Staaten die Arbeitslosengelder entrichten, in denen die Grenzgänger gearbeitet haben – und zwar für sechs Monate. Der definitive Entscheid fällt in der kommenden Woche. In der EU treten die neuen Bestimmungen voraussichtlich 2028 in Kraft.

Die Schweiz muss die Arbeitslosenreform aus Brüssel im Rahmen der Personenfreizügigkeit übernehmen. Die Schweiz erhält zwei Jahre Zeit für die innerstaatliche Umsetzung. Übernimmt sie die Regeln, kann sie einen Teil der Arbeitslosenentschädigung nicht mehr an die Wohnstaaten auslagern. Stemmt sich die Schweiz dagegen, könnte sich das bilaterale Verhältnis eintrüben, das angesichts der Abstimmung über die 10-Millionen-Schweiz-Initiative und der Debatte um die neuen EU-Verträge ohnehin in einem Schwebezu-

stand steht. Offen bleibt, ob Brüssel Bern Zugeständnisse gewährt. Luxemburg hat eine Übergangsfrist von sieben Jahren erhalten. Fast die Hälfte der 485'000 Arbeitskräfte im Kleinstaat kommt täglich aus dem nahen EU-Ausland.

Die SVP greift die Reform aus Brüssel an. Fraktionschef Thomas Aeschi sagt, die Partei werde am Montag eine Fraktionsmotion beschliessen. Darin wird sie den Bundesrat auffordern, «die einseitige Regeländerung der EU im gemischten Ausschuss zur Personenfreizü-

gigkeit abzulehnen». Die verschiedenen gemischten Ausschüsse wachen über die Umsetzung der bilateralen Verträge und setzen sich aus je gleich vielen Vertretern aus Brüssel und Bern zusammen.

Nationalrat Aeschi weist darauf hin, dass sich die Schweiz im gemischten Ausschuss erfolgreich gegen die Übernahme der Unionsbürgerrichtlinie gewehrt habe. Doch ist es nicht fair, wenn unser Land für die Arbeitslosenentschädigung der Grenzgänger aufkommt? Schliesslich fliessen auch die Lohnabgaben der

410'000 EU-Pendler in die Schweizer Arbeitslosenkasse. Aeschi lässt dieses Argument nicht gelten. «Die EU darf dankbar sein, dass so viele Grenzgänger bei Schweizer Firmen arbeiten dürfen. Und die Grenzgänger zahlen niemals jene Summe in die Schweizer Arbeitslosenkasse ein, die sie daraus beziehen.»

## Nettobezogener aus Arbeitslosenkasse

Ein Blick in den Observatoriumsbericht des Staatssekretariats für Wirtschaft (Seco) zur Personenfreizügigkeit offenbart: Bei der Arbeitslosenkasse macht die Schweiz mit EU/Efta-Bürgern tatsächlich ein Minusgeschäft. Sie decken mit ihren Beiträgen nur rund 80 Prozent der Summe ab, die sie aus der Arbeitslosenkasse beziehen. Die Zuwanderer sind also in diesem Sozialwerk Nettobezogener. Das Seco schreibt dazu, darin spiegle sich das höhere Arbeitslosigkeitsrisiko. EU/Efta-Bürger würden im Vergleich zu Schweizern deutlich häufiger in instabilen Beschäftigungsverhältnissen arbeiten.

Bei der AHV und IV hingegen sind die EU/Efta-Bürger Nettozahler. Sie tragen 27 Prozent zur Finanzierung der ersten Säule bei, beziehen aber bloss 14,9 Prozent der Leistungen. Sie leisten somit aktuell einen massgeblichen Beitrag zur Finanzierung und Stabilisierung dieser Sozialwerke. Das Seco schreibt aber auch: «Langfristig begründen die Beitragszahlungen natürlich auch Rentenansprüche, welche in 30 bis 40 Jahren fällig werden.»



Reisende am Badischen Bahnhof in Basel: 62'000 Grenzgängerinnen und Grenzgänger arbeiten in den Kantonen Basel-Stadt und Basel-Landschaft.  
Bild: Martin Rüttschi/Keystone

# La Ville lance une nouvelle offensive contre l'A412

**Autoroute du Chablais** Cette fois, le Conseil administratif s'appuie sur des avis critiques du Conseil national français de la protection de la nature. Il compte également sur le soutien des communes de la Rive gauche, à défaut de celui du Canton et de Berne.

**Aymeric Dejardin-Verkinder**

Malgré deux défaites en 2021 et 2023, la Ville de Genève repart à l'offensive contre le projet d'autoroute Machilly-Thonon (A412). Le Conseil administratif a annoncé mercredi un renforcement et un élargissement de son action, à la lumière notamment de l'avis très critique rendu le 26 février par le Conseil national de la protection de la nature (CNPN) français (*lire notre interview ci-contre*).

Celui-ci relève des atteintes majeures à la biodiversité et juge insuffisantes les mesures prévues pour éviter, réduire ou compenser les impacts écologiques du projet.

## Faire valoir ses arguments

La première démarche annoncée consiste à participer officiellement à la consultation ouverte par le Canton de Genève dans le cadre de la Convention d'Espoo, qui prévoit une consultation transfrontalière lorsqu'un projet peut avoir des effets environnementaux au-delà des frontières.

La Ville entend y faire valoir ses arguments sur les nuisances attendues pour le territoire genevois.

Elle a mandaté M<sup>e</sup> Christian Huglo, avocat spécialisé en droit de l'environnement, pour l'accompagner dans cette procédure.

Le Conseil administratif veut aussi déposer une nouvelle demande d'abrogation de la déclaration d'utilité publique auprès du premier ministre français, Sébastien Lecornu. En cas de refus, un recours est prévu devant le Conseil d'État français.

Parallèlement, la Ville annonce une action indemnitaire contre l'État français afin de faire reconnaître les dommages potentiels liés à la construction de l'autoroute et à l'augmentation du trafic qu'elle pourrait entraîner.

Une expertise indépendante doit être lancée pour chiffrer ces préjudices, tandis que les communes genevoises de la Rive gauche doivent être associées à la démarche.

En France, le projet poursuit en parallèle son chemin institu-

tionnel. La demande d'autorisation environnementale de l'A412 a été en effet mise en consultation publique jusqu'au 3 juin, tandis que le Département de la Haute-Savoie a réaffirmé son soutien à cette liaison autoroutière.

## «Ce projet va favoriser le transport individuel motorisé et son cortège de nuisances»

**Interview** Cette nouvelle offensive s'inscrit dans une opposition de longue date. Déjà maire en 2023, Alfonso Gomez, aujourd'hui à nouveau à la tête de l'Exécutif genevois, revient sur les raisons de cette relance contre un projet qu'il juge contraire aux engagements climatiques du Grand Genève. Interview.

### Quels sont les principaux risques concrets de l'autoroute A412 pour Genève?

La principale problématique est de faciliter l'accès des automobilistes à la ville de Genève et aux communes de la Rive gauche. Au lieu d'engager un report modal



Pour le maire Alfonso Gomez, l'infrastructure représenterait un dommage pour toute la société.

vers le train et les transports publics, l'autoroute va favoriser le transport individuel motorisé et son cortège de nuisances (bruit, pollution, emprise sur l'espace public, etc.).

### Que change l'avis critique rendu fin février par le Conseil national de la protection de la nature français?

Nous le saurons; il vient renforcer la position de la Ville.

### À quoi servirait l'action indemnitaire contre l'État français et quels types de dommages la Ville souhaite-t-elle faire reconnaître?

Les États se sont engagés lors de la COP21 pour diminuer la pollution et ses nuisances. Il ne s'agit pas seulement d'un dommage pour la Ville mais pour l'ensemble de la société. La Ville n'est d'ailleurs pas seule à recourir: d'autres communes se sont jointes et on aurait souhaité que le Canton et la Confédération en fassent de même.

### Comment comptez-vous mobiliser les communes genevoises concernées?

Nous sollicitons de potentiels alliés depuis de nombreuses années. Les communes de la Rive gauche sont très concernées par

un afflux de véhicules sur leur territoire et nous ont rejoints dans ce combat.

### En 2023, la Ville annonçait déjà un recours contre l'A412: qu'a-t-il donné, et pourquoi relancer la bataille aujourd'hui?

Notre dernier recours avait été rejeté, mais nous avons annoncé que nous ne baisserions pas les bras. Nous saisissons toutes les opportunités. Du reste, la bataille est également menée dans plusieurs régions de France, notamment autour du projet emblématique de l'A69 mais pas seulement, et parfois avec des succès à la clé. (ADV)

# Die Schweiz hat den zweithöchsten Industriestrompreis

*In Europa liegt nur noch das Vereinigte Königreich vor der Eidgenossenschaft*

MICHAEL RASCH

Die Deindustrialisierung ist in Deutschland ein Dauerthema. Die erodierenden Standortbedingungen machen das Land für Unternehmen immer unattraktiver. Ein wichtiger Faktor sind die Strompreise. Aufgrund der verkorksten Energiewende mit dem parallelen Ausstieg aus Atomkraft und Kohleverstromung gehören sie zu den höchsten in Europa, das gilt auch für den Industriestrom.

Den allerhöchsten Industriestrompreis auf dem europäischen Kontinent hat jedoch nicht Deutschland, sondern mit 19 Rappen pro Kilowattstunde die Schweiz. Das geht aus einer neuen Studie der Denkfabrik Avenir Suisse hervor, die am Freitag veröffentlicht wurde. Teurer als in der Schweiz ist der Strom für Unternehmen nur noch im Vereinigten Königreich. Irland liegt knapp hinter der Schweiz, dann folgen Deutschland, Polen und Italien.

«Dass die Schweiz fast an der Spitze steht, war für uns auch überraschend», sagt Christoph Eisenring von Avenir Suisse, der die Studie zusammen mit seinem Kollegen Simon Stocker gemacht

hat. 2015 habe die Schweiz zwar auch im obersten Drittel gelegen, der Strom sei aber noch erheblich günstiger gewesen. In den letzten zehn Jahren hat sich der Preis in der Schweiz verdoppelt. Die Anstiege in anderen europäischen Ländern waren in aller Regel deutlich geringer.

Am besten schneiden in der Studie Frankreich sowie die nordischen Staaten Norwegen, Schweden und Finnland ab. Sie sind laut Avenir Suisse ähnlich günstig wie die nichteuropäischen Länder China, USA und Kanada, die 2024 auf einen Industriestrompreis von 8 bis 9 Eurocent pro Kilowattstunde gekommen sind.

## Teures Stromnetz

Die Experten der Denkfabrik haben zwei Erklärungen für den sehr hohen Industriestrompreis in der Schweiz. Erstens ist die hiesige Politik viel zurückhaltender mit Stromsubventionen für Unternehmen. Das gilt besonders im Vergleich mit vielen EU-Staaten. Allerdings hat der Bundesrat im März 2025 Überbrückungshilfen für die Eisen-, Stahl- und Aluminiumproduzenten eingeführt, die noch bis Ende 2028 gelten.

Zweitens schlagen in der Schweiz die steigenden Kosten für das Stromnetz erheblich zu Buche. Der reine Strompreis ohne Netzkosten sowie Abgaben und Steuern seien 2025 im Grosshandel hierzulande ähnlich hoch gewesen wie in Deutschland. Für bestimmte Grosskunden sind die Netzkosten im Vergleich mit dem Jahr 2011 um mehr als 50 Prozent gestiegen.

In den beiden grossen Nachbarländern Frankreich und Deutschland gibt es im Gegensatz zur Schweiz für grosse Industrieunternehmen erhebliche Subventionen. So hat die französische Regierung den Stromproduzenten EDF bis Ende 2025 dazu gezwungen, einen Teil des Stroms aus Kernkraftwerken für 4,2 Eurocent an Grosskonsumenten zu verkaufen. Laut Avenir Suisse steht etwa die Hälfte des französischen Industriestroms unter diesem Preisregime.

In Deutschland fiel die Verteuerung des Industriestroms im Vergleich mit 2015 sogar überraschend gering aus. Ein Grund dafür sei, dass deutsche Industriefirmen ab 2024 praktisch von der Stromsteuer von 1,54 Eurocent pro Kilowattstunde befreit waren.

Während in Deutschland hitzig über die Deindustrialisierung debattiert wird, gibt es eine solche Diskussion in der Schweiz kaum. «Wir haben nicht so grosse Cluster in der Stahl-, Chemie- und Autoindustrie wie Deutschland», sagt Eisenring. Zwar würden auch viele Schweizer Firmen unter dem hohen Industriestrompreis leiden, doch dabei handle es sich oft um Firmen, die weniger im Fokus der Öffentlichkeit stünden als in Deutschland etwa Thyssen-Krupp, BASF oder Volkswagen.

## Drei Empfehlungen

Darüber hinaus arbeiten Schweizer Industriefirmen deutlich energieeffizienter als ihre Pendants in Deutschland und Frankreich. Zu diesem Ergebnis kam 2024 eine Analyse des Staatssekretariats für Wirtschaft. Allerdings gibt es auch in der Schweiz Beschwerden über die Lage. «Die hohen und volatilen Strompreise führen zu überdurchschnittlichen Gewinnen bei Stromkonzernen und gleichzeitig zu einer massiven Mehrbelastung der energieintensiven Industrie», sagte jüngst Carla Hirschburger-Schuler, die

Geschäftsleiterin der Interessengemeinschaft energieintensive Branchen.

Avenir Suisse wartet mit drei Handlungsempfehlungen für den Industriestrommarkt auf: Erstens brauche es korrekte Preissignale. Firmen sollten belohnt werden, wenn sie ihre Nachfrage in Zeiten legen würden, in denen das Stromnetz nicht am Anschlag operiere. Dasselbe sollte für das Angebot gelten, also beispielsweise die Einspeisung von Strom von Solaranlagen. Dann müsste das Netz weniger stark ausgebaut werden.

Zweitens würde es sich für die Schweiz lohnen, den Zugang zum Strombinnenmarkt der EU zu behalten – und entsprechend das Stromabkommen zu unterzeichnen. Das hätte einen dämpfenden Effekt, da die Strompreise (ohne Abgaben und Netzentgelte) dann auf dem Niveau der Nachbarländer bleiben dürften. Und drittens fordert Avenir Suisse, trotz hohem Industriestrompreis weiter auf Subventionen für Grossverbraucher zu verzichten. Die Lage des Bundeshaushaltes sei bereits angespannt, staatliche Subventionen würden zudem die Preissignale abschwächen und die Anpassungseffekte verzögern.



Schlüssel für den Erfolg der E-Mobilität: Ladestationen in einer Amag-Tiefgarage. Foto: Christian Beutler (Keystone)

# Wasserstoff, E-Lastwagen, Recyclingbeton: Wie Schweizer Firmen von Öl und Gas wegkommen

Teure fossile Rohstoffe Der Krieg im Iran bestärkt den Werkplatz, die Dekarbonisierung voranzutreiben. Vier Beispiele zeigen, wie das gelingt – und was es seitens der Politik dazu braucht.

## Simon Schmid

Der Irankrieg hat die Öl- und Gaspreise nach oben getrieben. Schon wieder gibt es Versorgungsprobleme: Nur vier Jahre nach dem letzten Energieschock im Jahr 2022 werden fossile Rohstoffe erneut knapp.

Für die Schweizer Wirtschaft sind solche Ereignisse ein wichtiger Grund, die Dekarbonisierung voranzutreiben. Viele Unternehmen arbeiten deshalb schon länger daran, ihren Verbrauch fossiler Energien einzuschränken – aus eigenem Antrieb oder aufgrund von Vereinbarungen mit dem Bund.

Mit einigem Erfolg: Die Industrie ist der Sektor, der seine Klimaziele am ehesten erfüllt. Heute verursacht der Werkplatz nur noch halb so viele CO<sub>2</sub>-Emissionen wie 1990. Viele Firmenchefs nehmen das Thema sehr ernst.

Trotzdem ist nicht alles eitel Sonnenschein. Obwohl die Wirtschaft vieles von sich aus macht, braucht sie auch die Hilfe der Politik. Warum das so ist und was das konkret bedeutet, zeigen vier Beispiele aus der Firmenwelt.

## Amag:

**Rundumservice für E-Autos** 200 Franken: So viel kostet bei Amag der Ausstoss einer Tonne CO<sub>2</sub>. Damit ist die Autofirma mit Sitz in Cham nicht nur der Politik voraus (die Abgabe auf Heizöl und Gas beträgt 120 Franken),

Sie macht dabei auch Mittel frei für die Energiewende.

Mit dem internen CO<sub>2</sub>-Preis bewertet Amag die Emissionen, die der eigene Geschäftsbetrieb verursacht. Die resultierende Summe, ein zweistelliger Millionenbetrag pro Jahr, fliesst in einen Klimafonds. Dieser investiert in Projekte wie Synhelion, ein Schweizer Start-up, das mit Solaranlagen klimafreundliche Treibstoffe produziert.

«Wir wollen die Transformation vorantreiben», sagt Ina Maria Walther, Nachhaltigkeitschefin der Amag-Gruppe. Vor fünf Jahren hat sich die grösste Autoimporteurin des Landes entsprechende Ziele gesetzt. Bis 2030 will sie ihre Emissionen gegenüber 2019 um die Hälfte reduzieren. Ausschlaggebend sind die Emissionen der Kunden, die Autos von Amag kaufen.

Um sie zu senken, muss die Gruppe die Elektromobilität vorantreiben. Ihre Töchter bieten dazu E-Autos für Privatleute und Firmenflotten an, inklusive Service und günstigem Strom. Sie rüsten Parkhäuser mit Ladestationen aus und bauen Solaranlagen auf Autobahnen.

Nur: Die Kunden müssen auch mitmachen. Und da hartes es zuletzt. Nur rund 30 Prozent der letztes Jahr verkauften Autos waren Steckerfahrzeuge. Damit hat Amag ein Ziel verfehlt, das sich der Konzern zusammen mit der ganzen Branche gesetzt

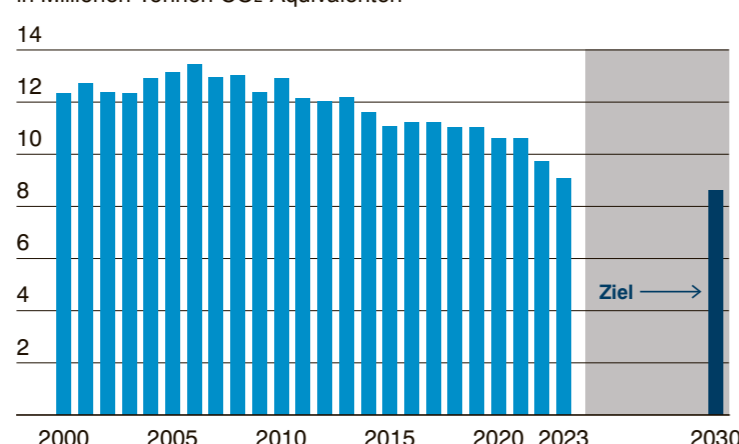
hatte: einen Anteil von 50 Prozent E-Autos bis 2025.

Das Problem: Es gibt zu wenig Ladestationen – zu Hause, am Arbeitsplatz, im öffentlichen Raum. Das schreckt potenzielle Käufer ab. Zudem hat der Bund die Befreiung von der Importsteuer abgeschafft und ab 2030 eine Abgabe für Elektroautos in Aussicht gestellt. Das sorgt für Verunsicherung.

Immerhin: Der Irankrieg scheint manche zum Umdenken zu bewegen. Jedenfalls registrierte man bei Amag derzeit ein erhöhtes Interesse. «Bei E-Autos von Audi und Skoda sowie E-Occasionen ist die Nachfrage gestiegen.»

## Industriefirmen verbrauchen bereits weniger Erdöl und Gas

Treibhausgasemissionen der Industrie in der Schweiz, in Millionen Tonnen CO<sub>2</sub>-Äquivalenten



Grafik: ssc / Quelle: BAFU

## V-Zug:

### CO<sub>2</sub>-freie Backöfen

«Die Gesellschaft strebt eine langfristige, nachhaltige Wertentwicklung mit gleichzeitig positiver Wirkung auf das Gemeinwohl sowie die Umwelt an.»

Dieser Satz steht seit 2023 vorderst in den Firmenstatuten von V-Zug. Marcel Niederberger bezeichnet ihn als «meine Lizenz zum Arbeiten.» Als Nachhaltigkeitschef wacht er darüber, dass der Industriekonzern schonend mit Ressourcen umgeht und seinen ökologischen Fussabdruck verkleinert.

Die Zwischenbilanz ist vielversprechend. Seit 2020 hat der

Hersteller von Haushaltsgeräten die CO<sub>2</sub>-Emissionen aus seiner Produktionstätigkeit um 40 Prozent reduziert. Ziel ist eine Verringerung um 80 Prozent bis 2030.

Verschiedene Massnahmen tragen dazu bei. Der Konzern rüstet seine Produktionsgebäude in Zug und in Sulgen im Kanton Thurgau um, ersetzt fossile Heizungen durch Wärmepumpen und Fernwärme, montiert Solaranlagen, elektrifiziert die Lastwagen- und Servicefahrzeugflotte.

Schwieriger ist die Dekarbonisierung der Industrieprozesse. Manche Schritte erfordern hohe Temperaturen – ein industrieller Ofen muss etwa auf 850 Grad erhitzt werden, um Backofenoberflächen zu emailieren. Bislang wird die Wärme mit verbranntem Erdgas erzeugt, was CO<sub>2</sub> freisetzt.

Doch auch dafür dürfte es bald eine Lösung geben. Ende 2025 ging eine Pilotanlage in Betrieb, die Erdgas in seine Komponenten aufspaltet: Kohlenstoff und Wasserstoff. Ersterer kann als Rohstoff in der Beton- oder Asphaltherstellung sowie in der Landwirtschaft weiterverwendet werden, Letzterer dient als CO<sub>2</sub>-freier Brennstoff in der Haushaltsgerätefabrik.

Die Gelder zur Finanzierung dieser sogenannten Pyrolyseanlage stammen unter anderem aus dem Klimafonds, den die Firma

mit einer internen CO<sub>2</sub>-Abgabe alimentiert. Aber auch der Kanton Zug, die Forschungsanstalt Empa und weitere Unternehmen haben Mittel und Expertise beigesteuert.

Der Irankrieg hat nicht nur Öl und Gas verteuert, sondern auch den Kunststoff, den V-Zug in seinen Haushaltsgeräten verbaut. Laut Marcel Niederberger bestätigt die Versorgungskrise die Strategie von V-Zug. «Materialkreisläufe zu schliessen, lohnt sich nicht nur aus ökologischer Sicht, sondern es macht uns auch wirtschaftlich widerstandsfähiger.»

## Krummen Kerzers:

### E-LKW statt Diesel

Die Irankrise verteuert den Warentransport. Das spürt auch Krummen Kerzers. Die Freiburg-Logistikfirma musste seit Anfang März rund 400'000 Franken mehr für Diesel ausgeben. Für das KMU mit 450 Mitarbeitenden und 200 Lastwagen ist das eine bedeutende Summe.

Wobei die Ausgaben auch höher sein könnten – wenn Krummen Kerzers in den letzten Jahren nicht in alternative Antriebstechnologien investiert hätte. 23 Elektrolastwagen hat die Firma bereits angeschafft, 30 weitere sollen dieses Jahr dazukommen – mit dem Ziel, bis 2030 die Hälfte der Flotte zu elektrifizieren, wie Co-Geschäftsführer Peter Krummen sagt.



Wasserstoff für die Emaillierung von Backöfen: So sieht es im Werk von V-Zug aus. Foto: PD



Ein Viertel der Flotte ist bereits elektrisch: Die Lastwagen von Krummen Kerzers. Foto: PD

Das Unternehmen ist ein Familienbetrieb in dritter Generation. Die Brüder Hans und Peter bilden die Geschäftsführung. Peters Ehefrau Sabine ist zuständig für die Nachhaltigkeit. Gemeinsam wollen sie einen Beitrag für den Klimaschutz leisten. «Wir haben früh erkannt, dass wir ein Teil des Problems sind», sagt sie. «Jetzt wollen wir ein Teil der Lösung sein.»

Betriebswirtschaftlich ist das anspruchsvoll. E-LKW sind in den letzten Jahren günstiger geworden, kosten aber immer noch zweieinhalbmal so viel wie Dieselfahrzeuge. Hinzu kommen Investitionen in die Ladeinfrastruktur.

Trotzdem verzeichnen E-Lastwagen in der Schweiz derzeit einen Boom. Einen wesentlichen Anteil daran hat die Befreiung dieser Fahrzeuge von der leistungsabhängigen Schwerverkehrsabgabe (LSVA). Der Nationalrat hat allerdings kürzlich beschlossen, dass diese Befreiung 2031 auslaufen soll.

Das Unternehmen aus Kerzers hat sich damit abgefunden. «Jetzt haben wir wenigstens Planungssicherheit», sagt Sabine Krummen. Richtig wäre ihrer Meinung nach aber, wenn im Gegenzug auch die CO<sub>2</sub>-Abgaben auf Treibstoffe wie Diesel erhöht und an die externen Kosten angepasst würden. «Es ist ein Systemfehler, wenn fossile Technologien günstiger sind als erneuerbare.»



Bis 2030 über 85 Prozent alternative Brennstoffe: Holcim-Werk in Eclépens. Foto: Jean-Paul Guinard

## Holcim:

### Bauen mit Recyclingbeton

Alte Reifen und sonstige Kunststoffreste zu verbrennen, ist nicht unbedingt das, was man sich gemeinhin unter Umweltschutz vorstellen mag. Im Zementwerk von Holcim im waadtländischen Eclépens ist aber genau das der Fall. Dort dienen nicht verwertbare Abfälle wie diese als Brennstoff für den Zementofen. Das spart Erdöl und verringert damit wiederum den Ausstoss von CO<sub>2</sub>.

Holcim ist der drittgrösste Zementhersteller der Welt. Wenn ein solcher Konzern sich entschliesst, voll auf Nachhaltigkeit zu setzen, hat das grosse Auswirkungen. Global ist der Konzern direkt und indirekt für den Ausstoss von gut 90 Millionen Tonnen CO<sub>2</sub> pro Jahr verantwortlich. Das entspricht mehr als den doppelten Treibhausgasemissionen der Schweiz.

Diese Menge zu reduzieren, ist eine Mammutaufgabe. Man muss alternative Brennstoffe einsetzen, CO<sub>2</sub>-Abgase einfangen, grünen Strom produzieren, Zementmischungen mit neuen Inhaltsstoffen entwickeln, elektrische Grubenfahrzeuge und Lastwagen anschaffen, neue Betonbautechniken etablieren, Material aus abgebrochenen Bauten wiederverwenden.

Laut Clemens Wögerbauer erfordert das ein grundlegendes Umdenken. «Künftig verkaufen

wir nicht mehr Tonnen von Zement, sondern CO<sub>2</sub>-Bilanzen pro gebautes Quadratmeter», sagt der Nachhaltigkeitschef von Holcim Schweiz. Seit 2020 habe der Konzern in der Schweiz die Emissionen schon um 11 Prozent verringern können, bis 2030 sollen dann weitere 23 Prozent wegfallen.

Damit das gelingt, braucht es laut Wögerbauer aber geeignete Rahmenbedingungen. Die wichtigste davon ist der CO<sub>2</sub>-Preis: Emissionen zu verursachen, muss etwas kosten, sonst fehlt der Industrie der Anreiz, sie zu vermeiden.

Wie stark das Geschäft von Holcim davon abhängt, zeigte sich im Februar. Damals sackte die Aktie des Konzerns an der Börse plötzlich ab. Dies, aufgrund von Spekulationen darüber, dass die EU ihre Klimapolitik lockern könnte, was Holcims Konkurrenten mit weniger ambitionierten Klimaplänen bevorzugen würde.

«Vielen Leuten ist nicht bewusst, wie schnell wir bei der Dekarbonisierung unterwegs sind», sagt Wögerbauer. Doch man dürfe die Bemühungen nicht torpedieren, etwa indem man billige Importe von CO<sub>2</sub>-reichem Zement zulasse. Über einen entsprechenden Grenzausgleich auf solche Importe berät Bundesbern derzeit. Wahrscheinlich dürfte dieser auch zustande kommen.